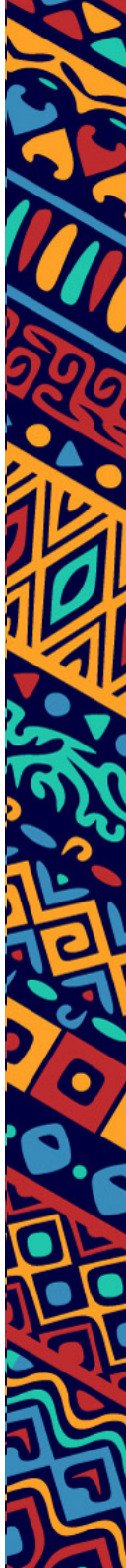


LES MAMANS COURAGE

Suivie de la pièce **BOUBAKAR** Made in France



LES MAMANS COURAGE

Suivie de

BOUBAKAR

Made in France

Dans le cadre de l'atelier d'écriture

LE CONTE COMME PONT DE RENCONTRE

De l'oral à l'écrit et de l'écrit à l'oral

Dirigé par : Simon Pitaqaj

Assisté par : Santana Susnja

SOMMAIRE

Les mamans courage

Marie-Jeanne Keita
Rokia Coulibaly
Kadiatu Camara
Maité Latour
Bintu Camara
Geneviève Djiwounou
Diarra Koria
Mariko Rosalie

Contes et légendes

Marie-Jeanne Keita
Rokia Coulibaly
Kadiatou Camara
Bintu Camara

Boubakar **Made in France**

Aadoud Sabah
Aadoud Soraya
Aïssa Manelle
Attout Sirine
Attout Djibril
Babin Stella
Babin Célia
Belmekki Radia
Benaïssa Nawal
Camara Boubakar

Couffin Louna
Dombele Osvaldo
Doucouré Mahamoudou
Drame Assa
Kouyate Evans
Mauricrace Cassandra
Milome Shaïnice
Pana Kevin
Patricia Gomes Martins Iris
Russet Fanny

Les jeunes

Un groupe des jeunes entre 12 et 33 ans s'est constitué au fur à mesure de nos rencontres. Autour de sujets comme : l'école, les origines, le territoire, la famille, les récits de vie !

Nous avons commencé à nous raconter des histoires, des souvenirs, des rêves, des chansons! Puis, nous avons improvisé sur un des thèmes choisis. Nous avons continué à faire cet aller-retour entre improvisation et raconter des récits de vie.

Puis on est passé à tables et, on a commencé à écrire leurs récits, leurs histoires, leurs improvisations.

Après cette élaboration d'écriture chacun a choisi une histoire, un récit, ou un monologue. Sont-elles justes ? Que peut-on faire pour les améliorer ? Alors on a retravaillé, modifié, refait, réécrit, réessayé.

Nous avons fait constamment cet aller-retour entre la scène et l'écriture à table.

Au fur à mesure de notre travail, ensemble nous avons décidé de développer l'histoire de « Boubakar made in France » et d'en faire une pièce. Elle parle d'école ! Le rapport difficile qui peut y avoir entre une maitresse et ses élèves. Les incompréhensions, les frustrations, le mal être, la violence entre élèves et maitresse, puis entre parent d'élève et maitresse. « Boubakar made in France » c'est le récit de vie d'un des jeunes qui nous a servi de socle, dans lequel nous avons pu rajouter d'autres récits et fantaisies. C'est une pièce entre récit et fiction.

Ces jeunes nous ont montrés une motivation à toute épreuve, ils ont pris possession de cette histoire, un premier pas dans l'apprentissage de la vie

en commun, en société, ils ont construit ensemble une pièce de théâtre faite de leurs moments de vie.

Les mamans courage

J'ai rencontré les mamans de Tarterêts (c'est ainsi qu'elles m'ont été présentées.)

Je leurs ai fait une proposition : prendre la parole pour me raconter leur pays, la famille, les villages, les enfants, l'arrivée en France, les quartiers, l'éducation des enfants, l'avenir de leurs enfants entre la France et le Mali. Elles ont accepté que nous prenions ensemble les chemins de cette aventure narrative.

De cette parole, nous avons extirpé une profondeur, un sens et une ouverture qui nous a ouvert les portes d'un dialogue concret et constructif. A travers elles, j'ai vu s'incarner « La mère courage » de Brecht: une force intérieure, le sens du combat pour un avenir meilleur, le dévouement et les sacrifices pour la famille et les enfants.

Des fragments de leurs vies: des récits du quotidien, le pays, la famille, les contes et légendes, le quartier, l'émigration, l'éducation des enfants, les papas, les mamans, les alliances familiales en tant que force, union et réconciliation. Tous ces récits, vécus presque comme un exutoire nous ont mené à ce livret.

LES MAMANS COURAGE

« Nous avons voulu préserver l'authenticité du langage des mamans, et ainsi garder l'intensité et la poésie de chaque protagoniste.

La syntaxe française se trouble, les règles grammaticales sautent, afin de révéler l'unicité et la chaleur de leur verbe. »

Réussir l'éducation de ses enfants

Concernant la parentalité

parce que tout ce qui concerne l'enfant...

Un temps

et la famille est très très important. Un enfant qui grandit

sans sa vraie famille Un temps c'est pas facile.

Donc d'où mon ambition d'avoir une association pour venir en aide aux enfants démunis, quand on dit enfant démunie tout n'est pas le matériel, il y a l'affection, y a un tout qui rentre quoi.

Les enfants démunis ça peut être

parce qu'ils ne sont pas avec les parents,

parce que les parents peuvent être démunis, l'enfance c'est très important dans la vie de quelqu'un.

Parce que dans la vie de quelqu'un, l'éducation de base est très très importante.

C'est grandir là où l'enfant grandi, le milieu dans lequel l'enfant grandi, son environnement, sa façon d'être, on reflète tous, chacun reflète ce qu'on a reçu comme éducation.

On n'a pas un modèle atypique pour l'éducation,

chacun élève son enfant à sa sauce !

On a nos cultures, on a nos valeurs, on a nos sensibilités,

on essaye d'éduquer nos enfants selon nous même.

Bon,

Un temps

y'en a,

je sais pas, qui diront que toi, parent, tu n'as pas réussi ton éducation,
peut-être c'est pas ça, peut-être il y a une éducation que tu as essayé de
donner
à tes enfants qui peut foirer ou qui peut être mal comprise.
Parce que ce qui est surtout important chez nous,
c'est le choc des deux cultures
Un temps
Nous, on est né ailleurs, on n'est pas né ici, on a une culture... qui n'est
pas la culture française.

Un moment donné, nous, on a quitté chez nous, pour venir trouver quelque
chose d'autre
ce que j'ai essayé de raconter par rapport à ma première histoire qui était
quand je suis arrivée, les gens ne se parlaient pas moi je ne comprenais
pas.
Donc pour moi... que tu connais la personne, que tu ne connais pas la
personne les regards se croisent ... un petit sourire ou un bonjour n'a
jamais fait de mal à quelqu'un.
En Afrique on est comme ça.
Donc au début je souffrais de ça, j'ai essayé parce que je ne connaissais
pas la culture d'ici
Un temps
bon je sais pas que quand on ne connaît pas quelqu'un on ne doit pas
lui parler moi j'avais pas ça dans ma tête. Ça c'est l'éducation que j'ai un
peu reçu et quand je parle d'éducation pour ma part, je me dis que c'est
très important c'est la base pour structurer l'enfant.
Parce que moi personnellement, je peux dire j'ai grandi,
bon ma maman quand elle est décédée j'avais sept ans
Un temps
C'était jeune, donc j'ai connu le fait d'avoir une autre maman qui n'est pas
la maman, qui est la femme de mon père,
j'ai connu ça, une autre vie, je sais que quand ma maman est partie, qu'un

enfant a besoin d'une famille
parce que c'est important,
parce qu'un moment on est resté un peu avec le papa, mais il y a un
manque, y a un vide qui est là.
Donc quand mon père s'est remarié, j'étais très très contente,
parce que je me dis même si ce n'est pas ma mère, il y aura une présence
féminine qui va représenter la maman, quelque part c'est pas que j'ai
oublié ma maman,
mais c'était comme un soulagement pour moi, parce que y aura une mère
donc c'est important dans la vie d'un enfant
donc après ça, c'est une autre vie, y avait notre tante
qui était là, plus la belle mère, bon on a fait quelque temps ensemble
encore, au bout de neuf ans, dix ans après le décès de ma mère, le papa
aussi, est décédé.
Parce que j'ai vu que mon père était en très grande souffrance d'avoir
perdu sa femme en laissant des enfants en bas âge.
Ma petite sœur quand ma mère est morte,
elle marchait juste à quatre pattes
Un petit temps
et j'ai vu dans l'évolution de ma sœur aussi que c'est un enfant qui a été
marqué par quelque chose, la perte de sa mère parce qu'elle n'a pas les
mots pour expliquer, elle était toute petite, mais elle a dû ressentir quelque
chose.
Parce que cette sœur, a été quelqu'un de très très frustrée !
Renfermée sur elle, elle parlait pas, même quand elle est venue avec moi,
je l'avais mise à l'école ça a été très difficile.
Elle n'a jamais eu de copines, n'en parlons pas de copains, elle était dans
son monde
un moment donné à l'école, ils ne comprenaient pas, ils ont dit cette élève
est...
Un petit temps
Son comportement, sa façon d'être c'est pas normal , elle a... elle a... ça

se voit qu'elle est en souffrance,
y a quoi comme problème ?

Un temps

Moi je sais qu'on avait perdu nos parents mais... Moi j'ai connu la maman un peu, je peux mettre un visage mais elle, elle sait pas et elle a subi beaucoup beaucoup beaucoup de torture par rapport à la perte de notre mère, elle était toute petite.

Quand elle a grandi et que un moment donné dans sa vie, elle était la risée des gens,
on l'a faisait faire des choses, des travaux ménager qui sont trop fort pour son âge.

Elle a pas eu d'affection maternelle

Elle était là, pour faire ça, telle tâche, telle tâche, mais à aucun moment personne ne lui passait même sa main dans sa tête pour dire : ça va ?

Même moi personnellement j'ai subi ça.

Des fois quand je regarde ma vie, je me dis quelque part y a un Dieu, en tout cas y a une force qui est là.

Tu es là, un enfant qui grandi sans ta vraie mère

tu es en manque, je ne dirais pas tout le monde parce que les gens ne sont pas pareil.

Mais quand tu vis, surtout en Afrique, tu vis dans la grande famille.

Dans la grande famille, chacun a ses enfants

chacun est occupé d'une façon ou d'une autre

Mais chacun porte une attention...

Un petit temps

A son enfant et toi, qui n'a pas la sienne t'es un peu laissé à côté.

Donc ça c'est quelque chose qui va te marquer.

Je me rappelle quand ma mère est décédée, à un moment donné, on nous a fait partir dans la grande grande famille

là où y avait nos grands parents,

Un petit temps

Ma grand mère était décédée aussi, mais mon grand père vivait et s'était

remarié aussi avec une autre femme, à ce moment, ce petit l'abs de temps dans ma vie aussi m'a beaucoup servi, beaucoup parce que y avait le grand père

j'avais un peu de sentiment par lui parce qu'il pouvait venir me prendre par la main,

me toucher, même toucher quelqu'un est important dans la vie d'un enfant, si personne te touche personne te parle que pour te dire viens faire ci, fais ci fais ça.

On ne te demande pas, est-ce que ça va ? Si t'es triste, personne ne te demande

Si t'es malade qui est là pour s'occuper de toi ?

Des fois même quand tu as mal t'as peur de dire que t'as mal.

C'est comme si tu es sans repère, des fois

J'ai connu ça et je me dis, mais j'ai eu une chance inouïe.

Je prends exemple sur moi-même dans ma propre famille

Je suis avec mes filles, quand elles ont leur période de de... comment ça s'appelle, les règles douloureuses,
tu vois comment mes filles souffrent !

Un temps

Je suis là, j'essaye d'être attentive à ce qu'elles me disent,
eh mais quelque part, ça me fait refléter ma vie de jeune fille

Un petit temps

Je me dis, mais dans ma tête si ... eh mais j'ai eu une chance inouïe
si j'avais une douleur comme ça quand j'étais jeune qui, qui allait s'occuper de moi ?

J'avais des tantes, mais ...c'est pas ça .

Ils ne s'occupent pas de toi, tu es là, que pour travailler

Je dis ou quand tu as mal à la tête, tu as mal aux dents,

un enfant peut tomber malade aussi !

Mais qui, qui, qui est là, qui va s'occuper, qui va te prendre par la main, t'emmener voir un médecin ou bien même te caresser la tête en te parlant ?
Et dans ma vie j'ai connu ces moments-là et Dieu merci aussi dans cette

vie là j'ai eu à connaître des personnes qui n'étaient même pas de ma famille,

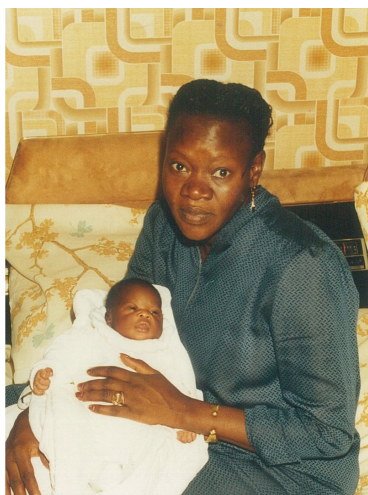
je sais pas je me dis en moi-même c'est un don de Dieu je sais pas c'est des rencontres comme ça qui se sont fait, j'ai rencontré une femme qui a été comme une mère pour moi, peut-être qu'elle était même plus âgée que ma mère mais bon y a eu cette amitié qui s'est créée comme ça entre nous

et cette dame

dans ma petite vie de jeune fille, à l'âge de dix-neuf jusqu'à mon mariage c'était

comme une confidente à moi.

Une jeune fille a besoin de se confier aussi, mais cette dame représentait ça pour moi quand je sortais de l'école, après quand j'ai eu un petit travail, quand je sortais du travail, je partais chez elle, elle m'accueillait à bras ouvert elle me disait va te coucher sur mon lit si t'es fatiguée on cause, pendant qu'on cause je me met à dormir chez elle j'étais apaisée, apaisée je sentais en elle que c'était une personne qui m'aimait beaucoup, elle le montrait, elle le disait. ■



Un enfant qui grandit sans parents, c'est toute la vie qu'il souffrira de ce manque !

Je suis Kadiatou Camara. J'habite ici aux Tarterêts, à Corbeil. Je suis arrivée en France en 2002, je suis mariée, j'ai trois enfants, deux garçons, une fille.

Ce qui me tient à cœur c'est l'éducation des enfants. Je veux que les mamans écoutent les enfants, qu'elles soient à leur disponibilité, qu'elles les soutiennent, moralement et physiquement. Si on dit que tu es une femme, c'est à cause des enfants, tu deviens une femme quand tu as des enfants. Une femme qui n'a pas d'enfant c'est une femme, mais il y a quelque chose qui manque, quoi. Et quand Dieu te donne aussi des enfants, il faut prendre soin d'eux. Parce qu'ils n'ont pas demandé à venir. Quand tu les soutiens, tu les supportes, ils savent que tu es derrière eux. Chaque personne a son destin, mais un enfant qui est soutenu par sa maman, écouté par ses parents, il peut rater mais c'est rare.

Tout le monde ne peut pas devenir président, tout le monde ne peut pas devenir ministre, mais quand même, quand on écoute les enfants, on les encourage, on les soutient. C'est ce que moi je veux, l'éducation des enfants. Mais la plupart des parents, maintenant, ne pensent qu'à eux-mêmes: acheter des beaux habits... Ils ne pensent pas à l'avenir des enfants. Ils ne sont pas à l'écoute. Chaque enfant se débrouille tout seul, du coup il peut réussir, mais il y a toujours quelque chose qui manque du côté des parents. Un enfant qui rate ça, il a tout raté.

Moi j'ai raté du côté de mon papa, mais j'aime ma mère, elle m'a assez

soutenue, du coup ça s'est bien passé. Côté papa, je n'ai même pas ça dans la tête, quoi! Ma mère elle est mon père, elle est ma mère.

Et beh mon papa, (*rire gêné*) d'après ce qu'ils m'ont dit, quand je suis née, j'étais une fille. Lui, il ne voulait pas que son premier enfant soit une fille, donc il m'a laissée toute seule avec ma mère. Souvent on n'avait même pas à manger pendant la journée. Ma mère, elle a fait tout ça, elle m'a mise à l'école, je la remercie, je n'ai pas créé de problèmes jusqu'à aujourd'hui. Elle même, elle m'a dit qu'elle ne savait pas que j'allais devenir quelqu'un en France, ici. Le jour où je suis venue en France ici, elle a couru derrière la voiture, parce qu'elle avait peur pour moi, parce que j'avais tellement peur des gens, je ne pouvais même pas m'amuser avec les autres, parce qu'un enfant en Afrique, surtout au village, quand tu n'as pas de papa, tout le monde te marche dessus.

J'ai souffert. Si Dieu me donne une longue vie, je ne vais pas laisser mes enfants souffrir comme j'ai souffert. Je souffre, encore aujourd'hui. Ça n'en finit pas la souffrance. Un enfant qui grandit sans un parent, c'est toute la vie qu'il souffre de ce manque. A cause de ça, même mon beau-père ne voulait pas me voir, parce que pour lui, un enfant qui a grandi avec une femme (sans père), n'a pas d'éducation. Jusqu'à aujourd'hui, il ne veut pas me voir, ni même mes enfants. J'ai tout essayé, mais c'est mon destin. Je fais avec, mais je soutiens mes enfants. Je prie Dieu. Même si mon mari me chasse dehors, je ne vais pas partir, je vais rester avec lui. Ce qui m'est arrivé, ne va pas arriver à mes enfants. Si Dieu me donne une longue vie. Même si je n'ai rien à leur donner, l'amour que j'ai, je vais leur donner. Parce que ma mère m'a donnée tout ce qu'elle avait, je la remercie aussi. C'est grâce à elle que je suis là aujourd'hui. Elle s'est battue, toute seule, avec des filles, c'est pas facile en Afrique, hein.

Tout le monde nous disait n'importe quoi, y en a qui disait que tous ses enfants auront des enfants avant de se marier, c'était dur, hein. C'était dur. Ma mère est tombée malade. Y avait personne à côté de moi, j'étais seule. La première en plus. Je n'avais même pas dix ans, elle ne pouvait même pas marcher. Je suis partie en brousse. Chaque plante que je trouvais, je

la cueillais, je la coupais, je la lavais, je la mettais dans la marmite et... Dieu merci. Elle même, elle me demandait : « Qui t'as donné ça ? » Je disais : « Personne. Je suis partie en brousse, j'ai cueilli ça toute seule ». Jusqu'à ce que Dieu lui redonne la force et qu'elle se lève. Je remercie Dieu aussi.

Dans la vie, quand on vit, on voit tout, on doit tout supporter. Aujourd'hui je suis heureuse avec mes enfants, et mon mari, on est tous en bonne santé, Dieu merci, c'est l'essentiel. L'avenir de nos enfants, moi je ne le vois pas bien. Les jeunes mamans, maintenant, n'ont plus le temps pour leurs enfants. Elles ne sont pas à l'écoute, les enfants sont laissés tous seuls. Avant, nos mamans nous écoutaient. Même si elles n'avaient rien à nous donner, elles nous écoutaient, elles nous supportaient. Maintenant, tu vois un enfant qui va voir sa jeune maman, il lui dit seulement : « Maman, maman! » Elle lui répond : « Eh, va là-bas, va là-bas, j'ai pas que ça à faire. » On n'a plus le temps, tout le monde ne pense qu'à l'argent maintenant. Je ne sais pas à quoi c'est dû.

On a besoin de parler, hein, il faut qu'on écoute nos enfants aussi. Nos enfants aussi ont besoin de s'exprimer. Il ne faut pas qu'on pense qu'à nous. La plupart des jeunes parents ne pensent qu'à eux-mêmes: avoir des beaux salons, être toujours bien habillé... Ils s'enfichent des enfants! Et les devoirs ne sont pas faits. Pendant l'été, les enfants sont tous les jours dehors, sans personne pour les surveiller. Du coup l'enfant va grandir comme ça, il grandit avec une mauvaise idée, hein, pour lui : « Si mes parents ils s'en fichent, moi aussi, je m'en fiche, hein. » C'est comme ça que ça se passe, hein, des fois on dit que c'est la faute aux enfants, mais non. C'est pas la faute aux enfants, hein. C'est pas la faute aux enfants.

Je sais que tout le monde ne peut pas réussir, mais quand même, si tu es à l'écoute de l'enfant, il a plus de chance. Les jeunes filles de sept, huit ans, sont tous les jours dehors. Ça, c'est une éducation ? C'est pas une éducation, hein ! Nous, on a été éduqué, même si on ne nous a rien donné. Il faut qu'on transmette ça à nos enfants: l'éducation d'où tu viens. L'éducation, c'est plus à la maison qu'à l'école parce qu'on n'a pas la

même éducation, on n'a pas la même vie. Moi, à l'école, ce qu'on peut dire à mes enfants, c'est pas pareil qu'à la maison. Moi, j'éduque mes enfants comme je peux. Je ne vais pas les mettre sur un mauvais chemin. Je sais qu'à l'école, ils ne vont pas les mettre dans un mauvais chemin mais leur chemin est coupé. A la maison c'est autre chose. Je leur montre comment il faut faire, comment il faut s'asseoir, comment il faut parler, quand tu vois une grande personne, il faut la saluer. C'est ça, la vraie éducation, le respect. Le respect, c'est ça l'éducation.

Et l'enfant qui est bien éduqué, qui respecte ses parents, les grandes personnes, franchement il est bien quoi, il est bien. Des fois, les enfants regardent les gens sans leur dire bonjour. Moi je leur crie dessus : « T'es malade là, pourquoi tu dis pas bonjour, ça va pas non ? » Même si tu ne connais pas la personne, et que tu vois qu'elle est plus âgée que toi, tu dis bonjour. C'est comme ça. Moi j'ai été éduquée comme ça. Donc tu dois faire comme ça. C'est pas parce que tu regardes la personne et tu vois que tu ne la connais pas que tu ne dois pas dire bonjour, là. C'est quoi ça ? Il faut te calmer ! » C'est comme ça qu'il faut faire.

Et quand je vois un enfant de quelqu'un d'autre faire quelque chose qui n'est pas bien, je le corrige tout de suite. Moi, je m'en fiche que sa mère soit contente ou pas. C'est une maman qui met l'enfant au monde, mais l'enfant c'est pour tout le monde. (Il s'inscrit dans une collectivité.) Quand il réussit, on dit : « C'est l'enfant de tout le monde. » Mais quand il est pas bien, on dit : « Eh toi, tu ne le connais pas lui ? C'est l'enfant de la dame, là. » Voilà, c'est comme ça. C'est toujours de la faute de la maman quand c'est pas bien, jamais celle du papa. C'est pourquoi il faut que les mamans se serrent les coudes. Tu vois un enfant faire quelque chose de pas bien dehors, tu peux le corriger. Même si c'est pas ton enfant. Corrige-le, même si sa mère n'est pas contente. Dieu, Il te voit.

Je ne le tape pas, je lui dis seulement : « Arrête, ne fais pas ça ! »

C'est ça l'éducation.

Nous, on a été éduqué comme ça.

Rien n'a changé dans la vie, c'est l'éducation seulement qui a changé.
C'est tout. ■





**Je n'arrivais
pas à vivre
comme
les enfants
qui ont leurs
deux parents**

Je suis Mariko Rosalie. Je suis mariée. J'ai trois enfants. J'ai perdu mes parents en bas âge, surtout ma maman, elle m'a manquée beaucoup, et j'ai manqué beaucoup d'affection.

Parce qu'en Afrique c'est toujours comme ça quand tu perds tes parents, tu es mis à l'écart, tu souffres beaucoup, tu es isolé. Et ça, ça m'a marqué beaucoup.

Et maintenant moi je ferais tout pour mes enfants. Dieu merci j'ai eu cette chance de rester à côté de mes enfants pour l'instant, donc je ferais tout pour leur donner toute l'affection que je n'ai pas eue. J'apporte ça à mes enfants, je suis là pour eux, je ferais de mon mieux pour eux, je ne dis pas que je pourrais leur apporter tout ce qu'ils veulent mais je ferais le maximum.

On est trois sœurs, et la plus grande comme elle a rejoint son mari en France, elle ne pouvait pas aller tous les ans au Mali passer des vacances. Moi j'étais là bas, et ma sœur m'a invitée à venir vivre avec eux en France.

Je suis venue une première fois, comme j'ai eu une enfance très très dur, parce que ma mère, elle me manquait beaucoup, je sentais toujours ce désolément, je n'arrivais pas à vivre comme les enfants qui ont leur deux parents.

Manque d'affection, l'isolement, tout ça, toutes les méchancetés que j'ai subies, ça m'a beaucoup marqué.

Et quand je suis venue en France une première fois, j'ai vécu un changement radical, différent de chez nous et ça m'a marqué. J'ai dit : « Ici, on est enfermé à la maison ! » Malgré que j'étais avec ma sœur, j'étais pas à l'aise. Après j'ai dit à ma sœur : « Je ne peux pas tenir », ma sœur m'a dit : « Si tu peux pas tenir, on te laisse partir mais tu réfléchis ».

Je suis retournée au Mali.

Comme je travaillais, j'ai continué à travailler, mais j'avais pas grand chose, j'avais un salaire de rien du tout, et je suis restée quelques années.

Après ma sœur, elle a insisté encore, elle m'a dit : « Si tu veux, viens, le salaire que tu gagnes, je te donne ce salaire là, ici. »

J'ai réfléchi et puis comme c'est ma sœur, j'ai dit : « bon, je vous rejoins. »

Après je suis venue, et grâce à elle, je l'a remercie infiniment, elle m'a apporté de l'affection, grâce à elle, j'ai la joie de vivre, je la remercie beaucoup, pour tout ce qu'elle a fait pour moi, elle et ses enfants.

Je lui serais reconnaissante toute ma vie. Et jusqu'à présent elle me donne la joie de vivre.

Même si je veux m'isoler, elle m'appelle, je viens chez elle, on rigole, on passe un bon moment ensemble, et après je pars chez moi et je transmets ce bonheur à mes enfants aussi.

J'ai pas regretté pour quoi je suis venue en France, parce que j'ai appris pas mal de choses. Elle m'a apporté toute l'affection que je n'ai pas eue durant mon enfance. Et moi

je transmets ça à mes enfants. Donc, c'est ça quoi. ■

J'ai eu la chance, j'ai grandi à côté de mon papa, de ma maman

Je m'appelle Mme Diara Koria, je suis né au Mali, d'origine malienne, moi je me suis mariée, j'ai cinq enfants, trois filles, deux garçons. Donc, je me suis divorcée.

Ma petite sœur, elle m'a invitée, pour venir ici, en France, à côté d'elle.

Pour moi j'ai eu la chance, j'ai grandi à côté de mon papa, de ma maman, vraiment j'ai eu la chance, je suis la première fille.

Donc ma sœur, elle m'a dit : « Grande sœur, il faut que tu viennes à côté de moi. Si tu es divorcée, viens, on va travailler pour envoyer des sous au pays. Parce que papa, il est devenu vieux et maman, elle travaille pas, donc toi et moi, on va s'occuper de nos parents là-bas. »

Donc, je suis venue comme ça.

Le premier jour, moi j'étais parti regardé par la fenêtre. J'ai vu les hommes et les femmes accompagner leurs enfants pour aller à l'école.

J'ai demandé à ma petite sœur : « Pourquoi ici on fait ça ? J'ai vu les hommes et les femmes, bon, tout le monde accompagne leur enfant pour aller à l'école. Mais, chez nous, on fait pas comme ça. » Donc, elle m'a expliquée.

Donc, après, j'ai vu les policiers, ils circulent partout (Rire) Les pompiers, ils circulent partout.

J'ai demandé à ma petite sœur : « Pourquoi les policiers, ils circulent partout ? Et puis les pompiers, tout le temps, ils circulent partout ? Moi je n'arrive pas à comprendre, chez nous on fait pas comme ça.»

Ma petite sœur, elle m'a expliqué encore.

Bon, à vrai dire, moi j'ai eu peur des policiers. Parce que moi je croyais (Rire), s'ils m'attrapent, ils vont m'envoyer au pays.

Donc si je vois un policier là-bas au rond point, moi je contourne. (Rire)

Je contourne les policiers, voilà, je vais prendre un autre chemin pour aller. Je me cachais dans les placards et les toilettes (Rires en se cachant le visage de ses mains). Dans cette situation, tout le monde a peur, c'est pas moi seul, hein.

C'est presque tout le monde qui a peur, si tu es venu ici, si t'as pas de papier, c'est ça, hein. Si les policiers t'attrapent, t'es foutu. Tu vas jusqu'où pour te cacher ? (Rire)

C'est tout le temps, si je vois les policiers même à la gare, moi je contourne. En plus j'ai le ticket, mais mon ticket je ne leur passe pas, je regarde, je regarde... Ah y a des policier ici, moi je retourne. Tout le temps. C'est comme ça, oui.

J'ai eu tellement peur des policiers.

(Rire) ■



Être la deuxième

Je suis Coulibaly Rokia. Je suis d'origine malienne, j'habite en France depuis dix-huit ans.

Ma fonction, c'est aide-soignante. Maintenant avec mon handicap, je suis en invalidité et je m'occupe de mon association.

J'ai envie de vous parler un peu de ce que nous, les femmes, nous subissons ici en France. Je veux parler de mes compatriotes qui sont là, qui sont des épouses qui endurent des difficultés qu'on cherche à pouvoir soulager.

Elles sont ici depuis plus de trente ans, même quarante ans, avec des enfants français, qui ont la nationalité, mais elles, elles vivent avec un titre de séjour d'un an ou un récépissé, et ça c'est un peu inquiétant pour nous. On a essayé en vain de trouver une solution, mais comme on est dans un pays de lois, et que le pays ne veut pas de la polygamie- et que les femmes non plus n'ont pas voulu être dans cette situation- donc jusqu'à présent on cherche la solution.

En venant en France, elles ne connaissent pas la loi d'ici, elles aussi sont piégées. Arrivées là, elles n'ont rien, parce qu'elles sont une «deuxième femme», ou le mari est parti prendre une deuxième femme. Y a pas mal de cas comme ça où, même celles qui avaient une autorisation de séjour

depuis dix ans l'ont perdue. Donc, la difficulté commence là: les enfants qui naissent de ces femmes-là, grandissent dans des situations pénibles, sans le vouloir ni des mamans, ni des enfants ; et aucun d'entre eux ne peuvent se culpabiliser, ce n'est pas de leur faute. Donc ils grandissent comme ça, sans moyens, et puis ils restent dehors, et on dit que nos enfants sont des voyous. Mais si on regarde la situation réelle de la famille, les mamans ne travaillent pas parce que leur situation n'est pas régularisée. Elles sont à la maison et le papa, c'est lui qui travaille. La maman a sept ou dix enfants sinon plus. Comment un seul salaire peut suffire à les nourrir ?

On ne peut pas dire que c'est la faute de notre pays d'accueil, mais quand même, on peut trouver une solution parce que les femmes n'ont pas voulu être dans la situation où elles se trouvent.

Bon, c'est ça que je veux dire. Et pour les enfants aussi, c'est difficile pour eux de voir leurs mamans dans une souffrance dont personne ne veut. Les mamans restent à la maison, ne peuvent pas travailler, s'occupent des enfants, mais n'ont rien! Pas d'argent, rien! Et on leur parle de la famille modeste. Pourquoi la famille n'est-elle pas reconnue modeste et ne rentre dans les conditions d'aides sociales? Ce n'est pas la femme qui a demandé au mari de l'amener ici.

Et en plus pour venir souffrir ? Non.

Elles, elles croient qu'ici, quand elles viennent en France c'est comme en Afrique. Les femmes sont pénalisées pour rien. Ni la première, ni la deuxième n'a voulu être dans cette situation, donc il faut qu'on se rende compte que dans cette situation les femmes aussi sont piégées, et les enfants aussi. Et même les hommes, y en a certains qui ne savent pas avant de se marier que la polygamie est interdite en France. Chez nous, on peut prendre jusqu'à quatre femmes, et ça c'est dans leurs têtes. Donc, ici, pour eux, ils sont chez eux aussi, pour prendre trois, quatre femmes. Donc, on ne peut pas dire que les hommes ont tort, que le gouvernement a raison, mais je sais que les femmes sont dans une situation pénible. Il faut revoir ça. Les enfants également, parce que, voir les enfants dans les rues, et ne pas pouvoir les éduquer comme il faut, ça fait mal au cœur.

Mais nous les femmes ont souffre encore plus, parce qu'on se retrouve souvent et qu'on en parle. La solution, c'est l'administration qui doit la donner. Ils disent que la polygamie n'est pas légale, c'est vrai que la polygamie n'est pas légale ici. Mais on a vu pas mal d'hommes qui sont plus que polygames en France: ils ont des enfants de gauche à droite, des maîtresses de gauche à droite. Vaut mieux les marier que de les laisser comme ça!

Moi, je ne suis pas concernée, mais si les femmes sont concernées, je suis encore plus concernée, parce que je travaille avec ces femmes-là. Je vois tous les jours leur souffrance et on est confronté à ça, donc moi je suis concernée et je veux que ça change. ■

Les Tarterêts, c'est mon quartier, mon village

Je suis Madame Djiwounou Geneviève, je suis retraitée, et ça fait plus de quarante ans que je suis en France. Je suis mariée, j'ai travaillé pendant des années et ça fait quarante et un ans que je suis à Corbeil, aux Tarterêts.

Je suis responsable d'une association, qui s'appelle « Multiculture et Intégration ». Je m'occupe des mamans, je les accompagne, et je les aide aussi à sortir de chez elles, parce qu'il y a des mamans qui sont là depuis des années, et qui sont toutes la journée au fourneau, au marché, au fourneau, au marché, aller chercher les enfants. Donc mon association s'occupe un peu d'elles, de temps en temps, et de leurs enfants aussi. On a des ateliers couture, et nous organisons aussi de temps en temps des après-midis de causerie autour d'une table de thé. Nous faisons aussi, pendant l'été surtout, des sorties, des barbecues dehors, pour changer un peu les idées, et nous leur apprenons aussi à raccommoder leurs habits, c'est à dire leurs habits africains. Nous les accompagnons aussi pour faire leurs papiers administratifs.

Nous avons besoin aussi, si nous trouvons quelqu'un pour nous aider, à faire les ateliers couture. Nous avons notre local au 3 rue Paul Cézanne.

Moi j'ai eu quatre enfants. J'ai élevé tous mes enfants ici. Ils ont fait leurs études, ici, c'est mon quartier, mon village, je suis comme chez moi. *(Rire)* Je suis comme chez moi, presque tout le monde se connaît, et nous nous entraïdons quoi. Temps en temps, nous faisons aussi des sorties, en Belgique, à Londres, à Paris. Oui, parce qu'il y en a ici qui ne connaissent pas les autres villes, qui les voient

seulement à la télé, par exemple la Tour Eiffel, des choses comme ça. Donc, temps en temps, nous faisons des sorties pour leur changer les idées, à la Tour Eiffel, à Montmartre, au marché Saint-Pierre, donc voilà, ça nous fait du bien et ça les fait sortir un peu. Et puis, bon beh nous avons aussi nos familles. Des fois aussi nous avons des problèmes de papier. Moi par exemple je suis seule avec mon mari. J'ai pas de problème de coépouse et tout ça, mais il y en a beaucoup dans le quartier qui ont deux femmes et qui ont des problèmes de papier, quoi.

Je suis togolaise, naturalisée française. Au Togo, y a plus de maîtresses, il n'y a pas beaucoup de coépouse.

Je suis née au Togo, j'ai grandi là-bas jusqu'à mes 26 ans, après je me suis fiancée, et je me suis mariée en France.

Ce qui me préoccupe surtout, c'est que le quartier a beaucoup changé, depuis l'année 76. Quand je suis venue à Corbeil, ce n'était pas la même chose.

Ça s'est dégradé du mauvais côté; avant c'était mieux les Tarterêts.

Par exemple, les logements se sont beaucoup dégradés, les ascenseurs aussi... Nous, nous habitons au onzième étage, et dans la même semaine, les deux ascenseurs, ils peuvent tomber en panne. Les deux en même temps! Malgré qu'ils aient détruit les tours, ça s'est vraiment dégradé. Tous les trucs qui ne sont pas encore détruits se sont vraiment dégradés.

Et les jeunes sont là et ils traînent. ■

La vie dans le quartier des Tarterêts

Je suis Maïté, j'habite les Tarterêts depuis 11ans, et je fais beaucoup de bénévolat depuis plus de quarante ans dans ce quartier.

Je suis à la retraite depuis février 2017 et je œuvre toujours dans ce quartier en tant que bénévole pour l'association Falato et pour tout ce qui est administration, remplir des dossiers, accompagner les personnes.

J'ai enseigné le français pour les mamans et les jeunes filles, pour qu'elles puissent obtenir l'attestation de français de remise à niveau pour avoir leur titre de séjour.

Voilà c'est déjà un bien et c'est beaucoup sur des mamans qui ne parlent pas du tout français et qui ne savent pas écrire c'est beaucoup de travail mais elles ont beaucoup de volonté dans ce quartier, beaucoup, beaucoup. Elles ont la volonté de savoir comment on vit nous, déjà, parce qu'elles ont quand même leurs habitudes, nous, on cherche à connaître aussi leur rythme de vie qu'elles ont au pays quand elles arrivent en France, elles ont pas le même rythme de vie, elles ont pas non plus la même alimentation, la même cuisine, leur cuisine est délicieuse d'ailleurs, elle fait prendre du poids c'est super.

Et puis la façon d'élever leurs enfants, dans différents pays, y a différentes nationalités dans notre quartier, je pense qu'il y en a 23, et les enfants ne sont pas tous élevés de la même façon.

Certaine nationalité, ce sont les papas qui ont le pouvoir avec les grands frères, et d'autre nationalité ce sont les mamans qui ont le pouvoir sur tous les enfants.

Les mamans font à manger, font les courses, et puis bon beh les papas s'occupent des garçons principalement, veillent sur les garçons. Quand

les papas ont le pouvoir sur les enfants et bien les enfants sont bien élevés, ils ne manquent pas dans les écoles, bon ils sont dans le quartier, parce qu'un quartier reste un quartier, il faut vivre dans le quartier, mais ils entraident, voyez quand on est en panne d'ascenseur si le bailleur leur demande par gentillesse de venir aider les gens, de se mettre dans les halls de bâtiment, pour venir nous aider à porter à nos sacs, tout ce qui est très lourd chez nous.

Et puis il y a une grande association sur le quartier des Tarterêts Entraide et Solidarité, M. Ali, il les occupe beaucoup tous ces jeunes là, il s'en occupe énormément, il leur fait faire le nettoyage assez régulièrement, ramasser les papiers, nettoyer le quartier, en remerciement c'est soit un match de foot, soit le cinéma, soit un repas, ou un kebab, toujours par l'association et en réunissant tous ces jeunes de quartier.

Ces enfants sont comme nos propres enfants car ceux sont des enfants qui naissent en France, beaucoup sont nés dans le quartier et n'ont jamais quittés le quartier, et ne connaissent pas l'Afrique, bien souvent ni l'Algérie. Donc ils vivent comme nos enfants, je pense qu'ils ont la même chance que nos enfants en France, parce que beaucoup, peut-être pas dans toute la France, mais beaucoup arrivés à 18 ans demandent la nationalité française quand même, et ça leur permet de poursuivre les études, de travailler, de poursuivre les études au-delà du lycée de Corbeil, ils s'en vont sur le Canada, tout ça.

Mais il ne faut pas oublier que dans les Tarterêts on a beaucoup de bacheliers, on a des jeunes qui sont devenu médecin, radiologue, on a beaucoup beaucoup de bacheliers, ce qui fait qu'on a un quartier où il y a quand même des enfants très doués, très doués.

Mais qui se trouvent bloqués malheureusement, peut-être par le milieu familial pour des études beaucoup plus hautes. On a des enfants qui sont à science po, moi-même j'ai une voisine qui a vraiment dégringolée, arrivée au collège, beh là, elle a repassé tous ses examens et elle est engagée dans l'armée, donc ce qui veut dire qu'elle a trouvé sa voix.

C'est pas ce que les professeurs leur demande de faire ou de les diriger, c'est eux c'est dans leurs têtes, ils savent, par leurs études et par leur connaissance,

ils savent ce qu'ils veulent faire. Et moi je pars d'un principe : les parents on ne peut pas décider pour l'enfant. L'enfant seul est dans sa tête et il sait ce qu'il peut faire et à quoi il peut aboutir, pour moi c'est ça. Ici, jusqu'au collège on décide pour eux, après ils se sentent un peu grandir, bien sûr par l'accompagnement des copains, des copines, et en voyant aussi les grands frères qui s'en sortent, ils prennent sur eux, et ils se disent : moi mon grand frère, il a fait ça et je veux faire pareil, c'est le concours de qui y arrivera qui tombera. C'est ça. ■



La Cloche / le repas

Natif de Bamako

J'habite à Bradaki, c'est l'un des premiers quartiers de Bamako.

Où il y a le chef coutumier qui se succèdent entre bradaki, bosula, voilà.

Je suis d'une très grande famille

Mon grand-père, il avait quatre femmes

Mon père, il a eu quatre femmes aussi.

Ses frères successivement, deux qui ont eu trois, trois et les autres deux et un, un.

Ils étaient au nombre de sept.

Donc la famille était une grande, grande famille.

Nous, seulement, les enfants de mon grand-père, ses femmes, on pouvait aller jusqu'à soixante, soixante-dix.

Et ceux qui venaient du village, et puis les autres parents on pouvait aller des fois entre quatre-vingt et cent personnes.

Parce que c'est trois familles réunies.

L'histoire que je vais vous raconter aujourd'hui c'est comment la sonnerie est venue dans ma famille.

Mon deuxième oncle, il partait dans une famille djop, qui n'était pas loin de chez nous, qui était un carré, c'est commencé d'ici (montre la fenêtre) jusqu'au bout (montre le bout de la salle) là, là-bas, ça fait un carré.

Cette famille était comme ça, donc les gens ne pouvaient pas aller de porte en porte, si on met le repas, pour dire aux gens, c'est l'heure de manger.

Chez eux, ils ont préféré mettre une cloche au moment de manger

Celle qui prépare, elle sonne la cloche.

En Afrique, on mange par groupe.

Et les gens se retrouvaient pour manger.

Et chez nous, bien vrai qu'on était nombreux, mais les femmes, elles

partaient s'appeler entre elles, vient manger, telle femme, viens manger, jusqu'à appeler tout le monde.

Mais comme, c'est n'importe où, si les femmes se retrouvent, il y a toujours des bagarres.

Certaines disaient, tu ne m'as pas appelé, au moment de manger, elles commençaient à se battre.

Mon oncle qui partait dans la famille djop, a dit ce n'est pas un problème.

Maintenant pour que vous ne vous battez plus,

Je vais faire comme la famille djop, je vais mettre la cloche.

Ici

A l'arbre

Il a été cherché une barre de fer, son grand frère qui faisait le forgeron, il est parti prendre une barre de fer, il a accroché à l'arbre.

Il a réuni tout le monde, il a dit

Bon, à partir de cet instant,

A chaque repas, si la femme finit de préparer

Elle met les plats, et elle sonne.

C'est ainsi que c'est parti,

À chaque repas,

la femme qui prépare, elle venait et elle fait clocla clo cla clo cla

Et tout le monde se réunissait pour manger

Mais ceux qui ne comprenaient pas ils disaient chaque fois : hé les Coulibaly, comme vous êtes tellement nombreux, maintenant y a la cloche chez vous.

Et y a certains qui arrivait à nous insulter : voilà vous n'avez même pas à manger, juste à faire la cloche. Nous on a dit c'est pas grave.

Mais quand même c'est une famille, le sac de riz, faisait cinq jours, le sac de cent kilos.

Ce n'est que le midi, hein.

Et on mangeait trois fois par jour,

Matin, midi et soir. Le sac de mil on en parle pas, parce que le sac de mil était pris pour le soir et le petit déjeuner.

Donc ça ne faisait pas cinq jours.

Et pour la marmite, faire le to, chez nous le to c'est la pâte de mil qu'on fait

pour manger le soir, pour faire ça il fallait trois quatre personnes.

Donc là, la famille était vraiment grande. Les gens qui venaient du village, descendait aussi on avait deux chambres où les gens du village pouvaient dormir, nous sommes des Sikasso, on pouvait recevoir dix quinze personnes.

Et la nourriture ne manquait pas du tout. Il ne fallait pas que ça manque, parce que chez nous c'est notre coutume, on ne sait pas quand est-ce qu'un hôte peut venir. Donc toujours le repas, il faut prendre une grosse tasse à remplir, qui dort dans la cuisine si y a quelqu'un qui vient, à n'importe quel moment, il a mangé.

Donc ces gens, ils étaient là. Ceux qui quittaient aussi, le village parce que le lycée c'était à Bamako, il n'y avait pas de lycée partout, les parents éloignés même des proches, qui amenaient les enfants pour faire l'école, ils venaient tous dans la famille. Et nous, on dormait avec les mamans, pas comme aujourd'hui, que chaque enfant à son lit, qui dort dans sa chambre, non.

On n'avait même pas de lit à l'époque c'était le matelas, ou les nattes.

Les garçons, et les filles on dormait tous ensemble.

Pas comme aujourd'hui, mais il y avait toujours le respect entre nous. La grande sœur, elle commandait toujours, ou si c'est le grand frère c'est lui qui commande, au moment de se coucher c'est lui qui doit voir si tout le monde est là

On dort

Quelqu'un qui est absent, il est grondé après mais, on était tous là la nuit.

On faisait des contes, entre-nous, la maman était là assise, ou si on se retrouvait avec le grand-père surtout en hiver

Le grand-père, il allumait le feu de bois, on venait tous autour de lui

Plus d'une quarantaine de personnes

Bon, il nous racontait ce qu'il avait fait dans la vie, ses voyages, des fois même ses aventures.

C'était tellement beau,

Ça n'a rien avoir avec la vie d'aujourd'hui.

On ne peut pas retourner en arrière, mais quand même c'était beau.

Arrivé ici, j'ai trouvé que la vie, ça a changé d'une manière, bon, si je

regarde d'un côté, je dis qu'on était dans la brousse par rapport à la vie d'ici, mais d'un autre côté si je vois les gens qui sont renfermés entre eux, même on est dans la même cours on ne se parle pas
 Dans le même appartement, le même couloir, je dis qu'on est perdu
 Y a pas d'ambiance
 Y a pas de courtoisie
 Moi je ne peux pas connaître les coutumes de chez vous sans vous parler
 Je ne peux pas vous connaître sans vous approcher
 Ici, là où je suis c'est un peu mieux, même là-bas je salue certain qui ne me répondent pas.
 Non c'est pas ça
 Le matin,
 tous les gens-là, on partait un à un dire bonjour papa, bonjour tata, bonjour ma sœur à tout le monde et on se retrouvait pour manger
 Même manger à table avec les enfants, ici c'est moins.
 Y a certains qui mangent à huit heure d'autres disent ah non non je n'ai pas fini mes devoirs.
 Or c'était une obligation, chez nous de manger ensemble.
 Bon, je le vois dans certaine famille, même des familles française ici, c'est ...
 Une courtoisie, si on arrive à manger ensemble, chez nous on dit que ça donne l'amour,
 Manger ensemble, on se voit en face, on mange ensemble, on discute, chacun aura l'amour de l'autre.
 Voilà, c'est l'histoire que je voulais vous raconter, vous dire un peu par rapport à ma famille.
 Les baptêmes par dix

Y a cinq ou six femmes qui tombaient enceinte ensemble. On faisait deux, trois baptêmes un même jour, parce que les enfants, ils sont nés dans la semaine, mais pas le même jour.
 Donc mon grand-père disait comme il y a eu trois accouchement, quatre accouchements, ou cinq on attend
 La fin de la semaine, on le fait tous ensemble.

C'était tellement beau.

Nous avons grandi comme ça, le groupe là, de cinq, hein.

Bon nous, on était trois, on se disait qu'on était des triplets

Moi, mon baptême a été fait avec un, un frère germain mais il est décédé à l'âge de 23 ans, mais l'autre là le troisième, il est né un mois après moi.

Mais on s'est dit toujours que nous sommes des jumeaux.

Voilà

Ce groupe-là, il y a plus de dix, quinze groupes comme ça dans la famille, ils sont soit cinq, huit, il y a même dix, qui sont de la même année, comme mon groupe, nous on était trois. Mais après, il y a eu successivement un mois, deux mois de différence, jusqu'à la fin de l'année, donc on était un groupe, moi j'étais la seule fille.

On partait chasser

J'étais là avec eux

Les gros rats là

Ils tuaient ça

Mes frères me le donnaient, je préparais

J'étais la seule fille

S'ils jouaient au ballon, j'étais là je jouais avec eux.

Mais il y a des jours ils me disent : « Rokia quitte nous, va avec les autres filles ».

Je vais avec les filles, elles étaient deux : « Non, non, non tu ne peux pas venir avec nous parce que tu es petite, va avec les gens de ton même âge ». Et là j'étais comme ça, en ballotage quoi. *(Rire)* ■

Il faut supporter son mari

On voit ça souvent dans nos mariages traditionnels:
Quand la jeune fille se marie,
Il y a une sorte de, j'sais pas, pas comme un conseil de famille.
Mais y a beaucoup de conseils qu'on donne à la fille.
On dit: quand tu pars dans ton ménage tu dois te comporter comme ça
avec ta belle-famille,
tu dois te tenir comme ça avec tes belles-sœurs, beaux-frères, tu dois être
comme ça avec ta belle maman, ton beau-père, avec ton mari... C'est des
conseils qui permettent au jeune couple d'avancer.

Parce que toi, tu me connais pas; souvent c'est ça : tu ne me connais pas,
je te connais pas.
La plupart des mariage avant c'était pas que de sortir avec un jeune
pendant un long moment, c'était de famille en famille.
Tout ce qui était les qualités et les défauts de l'autre, on ne les connaissait
pas trop,
C'est une fois qu'on est ensemble, qu'on s'apprend à vivre ensemble.
Donc c'est pas souvent tellement évident quand on met deux personnes
ensemble qui ne se connaissent pas. Bon, on est de la même culture, mais
parfois, on n'est pas de la même origine donc, c'est pas écrit d'avance. On
a tous nos défauts et nos qualités.
Parfois, c'est pas évident.
Et ces paroles là t'aident beaucoup à supporter des choses, des difficultés
que tu peux rencontrer dans un couple.

Quand tu te maries, par exemple, ils vont le faire à la mairie ; mais y a le
mariage religieux et y a la cérémonie traditionnelle :

On lave les pieds de la jeune fille,
On lui lave bien ses pieds, ses mains, le visage
Et on fait ça l'après-midi. La nuit, la fille, elle rentre dans la chambre
nuptiale.
En général
un temps
Bon
Un petit temps
La fille reste avec le mari pour mieux se connaître,
Et puis, bon, avant d'aller à ça, avant qu'on te lave les pieds
Tes mamans, ta mère, et les amies de ta maman te parlent un peu, en te
donnant des conseils, en te faisant des bénédictions, en disant «il faut»- y
a un mot pour ça: Ikimonu-
« Il faut supporter. »
Ce mot, « supporter », je ne le comprenais pas.
Un temps
Ikimonu.

Tout ce qui peut t'arriver... Parce que, quand on est une jeune fille, on sait
pas.
On a la joie du mariage,
On est contente, c'est l'amour,
On va avec quelqu'un qu'on aime,
Mais
Ils te disent quand même:
« Il faut supporter. »
C'est un mot en bambara, Ikimonu.

Un temps

Maintenant, avec le temps, moi je comprends.
J'ai compris que c'est une façon de te dire que ça va pas être facile tous
les jours.
Peut-être qu'il y aura beaucoup, beaucoup de difficultés.

Mais il faut les supporter. Et la mère te dit ça, en pensant à elle-même.
Parce qu'elle se dit que si elle est là, aujourd'hui, jusqu'à ce que toi tu te
maries, c'est qu'elle a supporté beaucoup, beaucoup de choses. Mais
quand on est jeune on ne comprend pas.
«Ikimonu». Ce mot on le dit, mais on le prend comme ça, sans bien
comprendre ce que ça veut dire.
C'est quand ça t'arrive que toi aussi tu dépasses cette étape là.
Tu comprends que ce que ta mère t'as dit, c'était par rapport à ça.

Un temps

Si on dit qu'il faut supporter, alors que toi tu es dans un moment de joie,
tu te dis
« Quel supporter ? » Tu es dans un truc que tu aimes, c'est pas un mariage
forcé.
Si c'était forcé, tu pourrais comprendre, mais c'est pas forcé. Tu aimes le
gars, le gars t'aime, t'es contente !

Pourquoi on te dit: « Il faut supporter. » Supporter quoi ? *Rire.*

Parce que, dans nos têtes, quand on est jeune, on pense que l'amour,
quand on aime, ça efface tout. On ne voit plus ce qui peut venir gâcher tout
ça, on s'en fout de tout ça, on est dans la mouvance, on est content! Mais
quand ils te sortent ce mot, on se dit mais...
Pourquoi elle me dit de supporter, supporter quoi ?

Mais avec le temps tu comprends. *Rire*

Temps

La maman, quand elle te conseille comme ça en te disant tous ces trucs
là-même les amies-
souvent, elles sont en larmes.
Elles fondent en larmes en te disant ça.
Un temps

Parce que,
C'est
Une façon de te briefer ou je sais pas, pas te briefer, mais, la mère
a pitié de sa fille. Quand elle parle, elle sait pas qu'est-ce qu'elle va aller
trouver
dans son mariage. Est- ce qu'elle va être heureuse ? Est-ce qu'elle va être
malheureuse ? Est-ce que le mari va être gentil avec elle ? Est-ce qu'elle
sera violentée ?
Y a tout ça. La mère met tout ça dans sa tête et ça l'emmène à pleurer.
Et des fois...
Un temps

Oui le divorce, voilà.
Ça peut ne pas marcher.
un petit temps

Et tous ceux qui te disent c'est pour que le couple, que le mariage tienne,
le mariage tienne.
Parce qu'ils savent que ce n'est pas facile la vie à deux, la vie en couple,
surtout les couples où souvent on est à deux ou trois générations dans la
maison, on est tous dans la même famille et en permanence. C'est pas
facile. Dans la grande famille tout se passe, c'est pas tellement facile.
Bon même si tu es que avec ton mari, ça peut être difficile aussi; à plus
forte raison que quand on est ensemble, tout le monde vit dans la même
cour.
C'est pas facile, donc on pense à tout ça.

La mère a pitié
Un petit temps

de sa fille
un petit temps

Et ça les amène à pleurer, beaucoup de larmes, quand y a les mariages en

général, et nous maintenant avec l'âge on comprend pourquoi les mamans
pleurent.
Un temps

Parce qu'elles se disent ça peut bien se passer, comme, ça peut aboutir
à un divorce. Y a beaucoup de choses quoi, mais bon, on a besoin de
ces moments-là, de ces bonnes paroles au moment du mariage, ça aide
beaucoup.
Quelle que soit ta colère, des fois tu penses à ce que ta mère t'a dit : faut
supporter ton mari...
Un temps ... *rire* ■

Enfant perturbateur

Nous à l'école ?

Bon, moi-même j'étais turbulente à l'école et jusqu'à présent je le suis. Oui je n'aime pas rester tranquille. Toujours il faut que je fasse quelque chose. Rester comme ça (*elle croise les bras*) sagement, non.

Donc, un élève qui n'est pas sage en classe qui essaie de taquiner les autres ... Bon, là-bas on te dit: « Ne le fais plus. » et les enseignants te comprennent.

Quand on était gosse là, c'était avec le fouet. On nous tapait fort, moi des fois, on me prenait par quatre (*punition où on te tiens les quatre membres et où le professeur te fouette*). Parce que j'étais un garçon raté.

Mais après, on me laissait: je rentrais en classe et je faisais autre chose.

Ici, un enfant qui est turbulent, il est considéré comme un perturbateur.

Hein ? Il a fait combien d'écoles ? Ahaa... On ne peut pas le garder

Or qu'il ne se bat pas, hein. Le seul fait de déranger les autres en classe fait qu'il est considéré comme perturbateur. Dès qu'un enseignant dit que l'élève est perturbateur, c'est fini.

Pour l'enfant, ses études sont gâtées, terminées. Parce qu'ils vont tout faire pour que ce soit fini. Même dans la classe suivante, dès que le garçon se comporte moins bien, ah non, c'est fini !

C'est toujours pareil. Il est comme ça, il est comme ça.

J'ai suivi certains élèves, mais je trouve que parfois les maîtres sont plus sévères avec ces élèves-là, jusqu'à ce qu'ils finissent par abandonner l'école. Y a cet aspect-là aussi qu'il faut revoir: certains maîtres ne sont pas cool avec les élèves.

Je peux prendre le cas de mon neveu qui est aussi à Juvisy.
Il est comme moi, il aime taquiner, toujours.
S'il taquine quelqu'un, on lui fait : « Oh, ah c'est toi Kader, attends, tu sors de la classe ou on t'envoie chez le directeur. »
Sa maman pleurait chaque fois. Elle m'appelait et me disait: « Kader il a fait ça. » Il faut comprendre l'enfant. Ce n'est pas parce qu'il est voyou, ou qu'il ne veut pas, mais il se distrait comme ça en classe. Une fois à la maison, il est tout seul. Bon, après l'école il rentre à la maison, toi tu es au travail, donc il est obligé quand il est avec ses amis en classe, de les taquiner un peu !

Le maître ne connaît pas sa situation. Alors c'est bien qu'il dise que c'est un élément perturbateur. Je dis d'accord, mais là, je vais le corriger.

Un jour, je suis allée à l'école et la maîtresse a dit : « Voilà, il est toujours en train de perturber mes cours. » J'ai dit d'accord, je lui ai fait kan, kan ... je lui ai donné des claques.

- Tu vas répéter encore ?
- Non tata.

Le lendemain, sa mère a été convoquée à l'école, pour lui dire comme quoi, moi je ne suis pas la mère de l'enfant, et que je suis venue taper l'enfant à l'école.

« Ah, j'ai dit, si sa maman n'est pas là, moi je suis la grande sœur de lait. Vous dites que l'enfant fait des bêtises à l'école? Je viens, je le corrige. Vous ne voulez pas encore? Qu'est-ce que vous voulez alors ? »

Silence.

Donc c'est un peu délicat hein ? C'est un peu délicat. ■

Il ne faut jamais oublier d'où tu viens, nous, on est des Africains, jusqu'à la Mort

On n'est pas devenu des Africains, on est devenu des français. Nos enfants sont perdus, ils ne savent pas d'où ils viennent, ils ne savent pas où aller, ils ne savent pas par où commencer. D'un côté c'est pas leur faute, dès le début il faut les éduquer. Il ne faut jamais oublier d'où tu viens, nous on est des africains, jusqu'à la mort. Même si tu as des papiers français ! Les papiers français ça veut rien dire. Quand on te demande « T'es de quelle origine ? », moi je montre mes papiers français, mais on te demande toujours tu es de quelle origine, d'où tu viens ? C'est pour ça il faut jamais oublier d'où tu viens.

Moi mon mari, tous les samedi, il va à Paris pour donner des cours de bambara aux enfants. Compter en bambara, les jours, les fruits, les maisons, tout en bambara. Écrire en bambara, même ! Moi ça me fait plaisir. Ça leur apprend qu'il n'y a pas que le français dans la vie. Y'a des parents qui parlent même pas bambara avec leurs enfants alors c'est des villageois. Après quand ils partent au village et les villageois, ils disent « Ohlala tes enfants ils savent pas parler, ils savent même pas dire bonjour ». Pour eux, pour ces parents là, c'est la fierté, alors que ça doit être la honte. Parfois, quand tu commences à parler dans ta langue d'origine, à parler, parler, parler, y'a des mots que tu dis et ton enfant il demande « Mais maman, qu'est-ce que t'as dit, là ? J'ai rien compris maman ». Bah parle en français... moi j'ai rien compris maman ». Mais tu parle, c'est pas grave, il fini par comprendre. C'est comme la nourriture ils disent « j'aime pas le riz » et il veut des pâtes !

C'est comme ça. D'un côté c'est pas la faute des enfants, c'est l'éducation.
Temps.

Moi mon fils, quand il mange le Nutella, il commence avec la cuillère, après il mange avec la main c'est plus doux. Quand je fais des pâtes, il me dit « Maman, y'a pas autre chose aujourd'hui ? », parce qu'il sait que quand il mange les pâtes, ça le nourrit pas du tout. Mais un enfant il faut pas le forcer.

A la cuillère c'est pas bon, parce que tu lui donnes quelque chose de dur. Comme si tu avais un cœur dur, parce que tu manges à la cuillère.

Avant, les gens ils se lavaient les mains dans un seul sceau. Après, les chefs de famille ils buvaient cette eau, parce que ça adoucissait leur cœur. Ça amène de l'amour. Y'a des choses comme ça, on doit pas oublier, c'est des vraies coutumes, c'était des réalités qui ont existé. Après on dit l'eau elle est sale, mais on s'en fout. Si ça met de l'amour dans le cœur.

Même quand tu manges avec tes enfants, si tout le monde n'est pas à table, c'est pas bon. Ils vont avoir le cœur dur. Le cœur dur même contre sa maman, et tout ça. C'est pas bon. Chez moi, quand même, on mange tous ensemble.

- Oui tout le monde mange ensemble, même si parfois ils mangent avec la cuillère. On mange ensemble, tous pareils, que tu sois malade ou pas malade, sauf si tu es contagieux. ■



Il nourrit ses enfants comme il a été nourrit au pays

Le matin, il disait que lui, quand il était petit, ils n'avaient pas les moyens d'avoir du lait, du café, du beurre, du pain... Ici, en France, ce n'est pas un luxe pour un enfant, c'est un petit déjeuner comme les autres.

Mais bon, j'ai eu à discuter avec cette personne qui disait : « Non, moi quand j'étais petit, j'avais pas ça. Les enfants d'ici sont trop gâtés, par rapport à tout ce qu'on peut leur donner. » Lui, il préférait faire venir du pays la nourriture, et je lui disais : « Si tu calcules les frais que tu peux avoir en exportant tout ça, tu peux avoir du pain ici aussi ». Mais bon, il préférait faire amener du pays des graines de mil concassé et dire à sa femme de préparer ça le matin, de faire comme lui il faisait au pays; et de donner ça aux enfants au lieu de leur donner du pain, du beurre, un thé ou un café ou du lait au chocolat. Donc lui préfère que ses enfants se nourrissent comme lui, au pays. J'ai même eu à en discuter avec sa femme, parce que c'était comme une amie à nous. Elle, ça la dérangeait. Parce que, non seulement tu prives les enfants, mais pour quelque chose qui te coûte un peu, mais qui n'est pas aussi cher que ça. Si ce n'est que ça, on peut leur offrir! Ce n'est pas gâter un enfant ça.

Tu dis par exemple : « J'achète pas des chaussures de marque à mes enfants, parce que ça coûte cher et que j'ai pas les moyens. Ils peuvent s'habiller avec des chaussures qui n'ont pas de marque, du moment qu'ils ne marchent pas pieds nus. » Tu peux leur offrir ce que tu peux, toi. Avec ton budget. Je donne un exemple de moi-même: mon fils, un moment donné, quand les Nike, les marques de chaussures sont arrivées,

ça coûtait très cher. Moi je n'avais pas les moyens de lui acheter ça, ni son père parce que ça coûtait cher. Il a eu de la chance, c'est quelqu'un de la famille, je sais plus quel tonton, qui lui a offert des baskets qui étaient de la marque.

Parce qu'il disait qu'à l'école, ils se moquent entre eux des choses que tu mets aux pieds. Donc quand il a reçu ses baskets là, il était très content. Et quand ses baskets ont vieilli, il ne voulait jamais lâcher ces baskets là. Il les mettait tout le temps. Et on lui a acheté d'autres chaussures neuves qu'il n'a jamais voulu mettre.

Et ce qu'on ne savait pas, c'est que les Nike étaient tellement usées, que quand il pleuvait, y avait un trou dans ses Nike et les chaussettes étaient mouillées, mais il ne voulait pas mettre les autres chaussures qu'on lui avait achetées. Soi-disant parce que c'était pas de la marque, on allait se moquer de lui. Je ne sais pas, c'était une marque foubie, je sais pas qu'on lui avait acheté, mais il voulait pas les mettre. Il voulait mettre que les Nike, Nike Air ceci, cela.

Donc, ça, on peut comprendre que c'est un caprice.

Mais on ne peut pas empêcher un enfant de boire du lait ici, et l'obliger à boire la bouillie que toi tu l'as bu au pays. Ça, c'est un peu extrême.

Donc les enfants quand ils vont quelque part et qu'ils voient du pain ou du lait ça leur donne envie, c'est sûr. Par exemple, il va chez un ami, il voit la personne boire du lait ou du chocolat, il va vouloir en boire aussi. L'enfant peut être frustré par rapport à ça, alors que c'est des choses pas graves! Sinon tu restes en Afrique avec tes enfants. Ils sont nés là, tu ne vas pas leur infliger cette punition quand même ! ■

Les causes de l'enfant perturbateur

Dire pourquoi l'enfant est comme ça.

L'emmener au service social ou bien essayer de parler avec l'enfant; ils n'ont plus le temps de le faire. Autrefois ça se faisait mais ils n'ont plus le temps.

Il y avait un garçon, tellement qu'il a été traumatisé à l'école, un jour il s'est enfermé dans les toilettes et il ne sortait pas.

Silence

J'ai vu aussi une petite fille, elle en avait jusque-là (montre le haut de son cou avec sa main) parce qu'elle voyait que sa mère s'occupait de tout et que le papa ne faisait rien. Au début de la journée elle arrive en classe. Elle ne parlait pas, et elle a fini par s'enfermer dans les toilettes.

On a tout fait, les maîtres ont tout fait, elle ne dit que : «Je sors pas.»

Bon, y en a une qui a eu l'esprit de lui dire : «Ouvre la porte, on va parler.» Après elle a ouvert et elle a crié en sanglots : «J'en peux plus, j'en peux plus, ma mère est fatiguée. Mon papa, il fait rien, c'est ma maman qui fait tout

Maintenant j'en peux plus.»

Silence

Et là maintenant, ils ont convoqué la maman et le papa pour savoir ce

qui n'allait pas à la maison. Et après, petit à petit, l'enfant a repris, et il est devenu quelqu'un aujourd'hui. Y a aussi toutes ces situations que les maîtres doivent voir à l'école.

Pourquoi l'enfant fait ça ?

Des fois l'enfant voit son papa en train d'agresser toujours sa maman à la maison. S'il va à l'école il a le même comportement. Mon père, il l'a fait, personne n'a rien dit et si je le fais, personne ne dira rien.

Voilà. ■

Droit de l'Enfant

Moi, je condamne le père et l'attitude aussi des assistantes sociales d'autrefois.

L'enfant ne doit pas avoir de droits dans la famille étant petit.

Il n'a pas le droit de frapper sa mère, il n'a pas le droit de crier sur ses parents, mais il a le droit d'être sage !

D'apprendre à mieux vivre,

À respecter les gens,

Aller à l'école,

Prendre soin de lui et des autres,

Ça, ce sont les droits de l'enfant.

Silence

Chez nous c'est comme ça.

Pas les droits de l'enfant qui vont au-delà de je ne sais quoi ... ■

Le droit et le devoir d'un Enfant

Ici c'est papa, maman, mon fils, ma femme, mes enfants.

Les éducations sont différentes, et malgré tout ça, il y a ceux qui ont un peu notre coutume, les vieilles personnes qui ont notre coutume et qui essaient d'élever leurs enfants dans la coutume. Avant, quand je suis arrivée, c'était les assistantes sociales qui prenaient les enfants, et voilà le résultat: aujourd'hui il y a pas mal d'enfants qui sont dans la rue, qui ne peuvent pas être récupérés. Soi-disant son droit. Chez nous l'enfant n'a pas de droit, il a le devoir.

Tu dois faire ça, tu ne dois pas faire ça. Ça, c'est en Afrique.

Mais ici, l'enfant a des droits.

Même de crier sur ses parents, j'en ai vu en pagaille. Y en a d'autres même après l'adolescence, qui commencent à taper leurs parents, qui disent : « Arrête ! Non, non, non, non, non. »

Cet enfant va grandir comme ça et à la longue, il va être irrécupérable si la maman ne peut pas lui parler.

J'ai vu une enfant, je m'excuse du mot, devant le monsieur qui fait les fruits là, là-bas, dire à sa mère : « Sale pute. »

Silence

C'est un très gros mot.

Silence

Qu'un enfant puisse dire ça à sa maman ?

Silence

Et moi j'ai crié sur l'enfant, j'ai dit de ne plus dire ça : - « Qu'est-ce qu'il te prend, ne répète plus ça ! »

La maman me dit : - « Madame laissez-la c'est ma fille. »

Silence

Ça, c'est quelle civilisation ?

Hein ? Quelle civilisation ?

Silence

Tu mets un enfant au monde qui te dit ça !

Et quelqu'un en passant le chicotte très bien et lui dit de demander pardon à sa mère, c'est ça l'éducation, mais c'est différent de ce qu'on voit ici. Et cet enfant grandit, ce n'est pas un enfant français, ni d'origine française, c'est un enfant d'Afrique mais maghrébin. Un africain maghrébin, voilà.

Le jour où cet enfant va aller dans son pays, parce que c'est pratiquement les mêmes civilisations, les mêmes coutumes, en Afrique noire et en Afrique du Maghreb, quand ils vont aller là-bas en Afrique, ils vont faire les mêmes choses là-bas. Aah ! Ceux qui sont là-bas, diront que : « Eh il ne faut pas le considérer, c'est un enfant français. »

Il fait ses bêtises ici. On le prend, on dit que c'est un enfant soit malien, soit maghrébin, issu de l'immigration. Et à ce moment, qui est l'enfant ? Il n'est ni africain, ni français. Il n'est pas tombé du ciel.

Silence

Le problème de nos enfants se situe là aujourd'hui, et c'est ce qu'il faut corriger : donner de l'autorité parentale aux parents pour corriger les enfants.

J'en suis témoin, mon fils quand il était à l'école, on m'a appelé un jour :

- Venez chercher votre fils.

- Qu'est-ce qu'il a fait ?

- Ah, il est en train d'embêter tous les élèves ici.

Moi j'ai pris le fil de mon magnéto, je l'ai attaché autour de la taille, j'y suis allée, c'était à Boussy Saint Antoine.

On a commencé à parler et la maîtresse me dit :

Quand il vient à la cantine, au lieu d'attendre son tour, il va devant tout le monde, comme s'il venait d'arriver, donc il va devant tout le monde, et puis il demande à se servir.

Du coup lui, il a répliqué seulement. Ah là, il fallait voir ! J'ai enlevé le fil de ma radio, je l'ai tapé bien.

Non madame ça ne se fait pas ici, madame

Mais j'ai dit :

Et alors, vous m'avez appelé pourquoi ? C'est parce qu'il fait des bêtises ? C'est comme ça que l'enfant est corrigé chez nous.

Et les deux, ils tremblaient.

J'ai dit :

Voilà, maintenant asseyons-nous. Comme vous dites de ne pas le frapper, donnez-lui un stylo et une feuille.

Silence

C'est pas vous qui allez écrire, lui-même il va écrire que, jusqu'à la fin de ses études, il ne va plus faire de bêtises à l'école. Silence

Et il a écrit, il a signé, moi j'ai signé et le proviseur a signé, et y avait son adjoint aussi qui était à côté. Et après, je recevais : lettres de félicitations, lettres de félicitations jusqu'à la fin. C'est comme ça qu'on les a éduqués, mais ici : « Oh arrête, fais pas ça, fais pas ça. »

Pour finir, c'est comme le garçon Coulibaly qui a tué. (Attentat de l'Hyper Cacher par Amedy Coulibaly le 9 janvier 2015)

Silence

C'est comme ça que ça commence. J'ai vu une maman aussi, elle n'avait rien fait du tout. Sa fille était partie à l'école, elle s'était battue avec son copain et son bras a été fracturé. La nuit comme elle n'arrivait pas à dormir, elle pleurait, elle a ouvert la porte et elle est allée à l'hôpital. On lui a demandé ce qui s'était passé, elle a dit que c'était sa mère. Au petit matin, c'est la police qui vient chercher la maman, pour l'enfermer ! La maman dit : « Je n'ai rien fait. » Mais c'est ton enfant qui a dit que tu l'as tapé jusqu'à lui casser le bras.

Et c'est le grand frère de la fille qui est parti faire des enquêtes. La maman n'était au courant de rien, et le soir on l'a relâchée comme ça. Hein ?

Donc des histoires similaires, y en a des milliers comme ça, sur les Maliens, et on dit maintenant que l'enfant ne nous appartient plus, qu'il appartient à la France, aux Français. L'enfant, on le laisse comme ça jusqu'à la majorité et après, il n'est plus récupérable.

Quand il part en Afrique c'est un enfant français ; il vient ici : issu de l'immigration et sans parents, issu de l'immigration sans parents !

Et quand je vais à des réunions on me dit: « L'éducation de base, l'éducation de base ». Mais pourquoi les parents africains ne font plus d'éducation?

La base est là : Le droit de l'enfant. Il faut qu'on corrige ça, qu'on examine ça sinon ça ira toujours de mal en pire. Voilà. ■



Le Papa Absent

Pourquoi l'enfant fait des bêtises, pourquoi ?

Est-ce que le papa s'en est occupé ?

Y a ce problème-là. Nous, quand on était enfant, on ne pouvait pas sortir après 20h parce que le papa était là. Même actuellement, y a des familles, après 18h, l'enfant ne sort pas dehors.

Au pays, le papa est toujours là à surveiller les enfants. Au lieu d'envoyer l'enfant pourrir en Afrique, si tu étais là quand il était enfant, ça aurait bien marché. Moi je me disais, à l'époque où je n'avais pas de papiers, que ce que je voyais ici, je trouvais ça ridicule. Les papas qui amènent leurs deux, trois femmes dans des appartements deux pièces ou même un studio pour deux femmes, et les enfants qui sont là, et le papa qui dort avec les mamans, hein ?

Ça c'est pas une vie, l'enfant en voyant ça, même en hiver, il va sortir dehors, même en hiver. C'est ce que j'ai condamné en premier ici, pour que les papas et les mamans puissent même parler un peu il fallait faire sortir les enfants.

Ça a beaucoup changé, oui, on a tous vu ça ici, ça a changé en mieux. Avec le projet que la préfecture a mis en place. Là aussi j'étais là à défendre une

femme à qui la préfecture disait: « On ne vous donnera plus le récépissé tant que vous êtes avec l'épouse et le mari ensemble. »

Ce jour-là j'étais à la préfecture, la dame, ne comprenait pas. J'étais obligée de venir pour pouvoir aider la femme, faire l'interface entre l'agent de la préfecture et la femme. Donc ils ont dit : « On vous a maintes fois dit de déménager, on a contrôlé mais vous dormez encore là où il y a votre coépouse, la prochaine fois on vous retire tout. » Donc ce système fait qu'aujourd'hui les épouses ne vivent plus ensemble, donc là ça va. Les enfants arrivent à rentrer à la maison, que le papa soit là ou pas, ils peuvent rester à regarder la télé et faire les devoirs. ■

Le Papa au foyer Jamais à la maison

Les Papas après le travail, ils se retrouvent.
Quand ils rentrent à la maison, tout est fermé.
Donc c'est aussi pour se distraire comme au Mali.
Un jour, si vous avez l'occasion de partir au Mali, les gens vivent en plein air.
Donc les papas, quand ils se retrouvent, on appelle ça «GREH», ils prennent du thé, ils causent de la maison, un peu de tout quoi, du bon ou du mauvais.
Quand ils se retrouvent, ils parlent de tout ça.
Donc comme il n'y a pas un endroit comme ça ici, il y en a certains qui vont au café. Mais d'autres se retrouvent au foyer pour pouvoir parler.
Donc c'est ce qui fait que les papas sont absents, le fait d'aller toujours au foyer, revenir la nuit, manger, dormir. Que ça. (*Montrant sur la table*) Ça c'est le foyer, la distance, manger, dormir c'est tout. C'est ce qui fait qu'ils sont absents.
S'ils sont à la maison, y a certains papas, les enfants ne peuvent pas s'approcher d'eux. Qu'est-ce que l'enfant va faire ? Soit s'enfermer ou sortir dehors.

Silence

Ils ne veulent pas qu'on en parle, mais nous on n'a pas été éduqué comme ça, mon fils n'a pas été éduqué comme ça. Mais il faut en parler! Quand on a été au Mali la dernière fois, c'est ce qu'ils ont dit : « Ah toi, tu as dit quelque chose à la télé, il ne fallait pas » j'ai dit : « je le dis ». J'ai dit aux mamans, une fois arrivée au Mali: « Devant les autorités je le dirai. » Et je l'ai dit, voilà. ■

Boubakar ne fera pas comme son père

Il faut demander à Boubakar, s'il partait au foyer, papa, après le travail.
Donc maintenant... les enfants d'aujourd'hui... Boubakar là... il dira
toujours : « Ce que mon père m'a fait subir, mon enfant ne subira pas ça. »

Je veux vous dire une chose : nous, notre père, c'était un homme d'affaire.
C'était un transitaire. Il travaillait à la banque, à l'époque 1960 et autre.
Donc lui, tout ce qu'un papa pouvait faire pour un enfant, il l'a fait. Sauf
acheter une mobylette à mon frère.

Mon frère est à Marseille. Une fois il a amené une grosse mobylette.
Moi j'ai dit :
Hé Moussa la mobylette là, elle est grosse!
Eh Rokia, c'est ce qui m'a manqué dans la vie. Ce que mon père n'a pas
fait là, il fallait que je le fasse.
Quoi ?
La mobylette! Il ne m'a jamais acheté de mobylette. Donc avec ça, je vais
circuler la ville avec. Comme ça, le manque que j'avais va disparaître.

Voilà, ce sera le même cas pour les enfants. Tout ce qui leur a manqué
dans la vie, ils vont le donner à leurs enfants. ■

Les origines et la présence d'un Papa

Moi je me bats pour ça. Quand j'ai créé mon association, c'était la première chose que je voulais. On ne peut pas oublier nos origines, non.

Eh vivre ici en France, on s'est intégré, bon on apprend d'abord la législation, on apprend à connaître comment vivre avec les gens.

Mais l'origine,

Un temps

elle est très sérieuse. Si tu oublies ton origine ici, le jour où tu vas rentrer au pays, comment tu vas faire ? Même les français de souche n'oublient pas leurs origines, non. On ne peut pas faire comme si on était en Afrique, mais des fois, il faut faire connaître aux enfants un peu de ce qu'il y a derrière. Donc, on a deux vies: la vie européenne et africaine. Tu leur apprends les deux. Parce qu'on ne peut pas être totalement français, ça c'est mentir, ça se voit même sur la peau.

(Un papa entre)

Le voilà, il est toujours avec ses enfants. Quand on parle des papas, s'il y a un papa qui sort, c'est lui. Il est venu pour demander la réunion des papas.

Papa : Ces réunions m'intéressent beaucoup et je pense que c'est important pour tous les papas, parce que la plupart du temps ce sont les mamans qui s'occupent des enfants. Donc nous les papas, il faut que chacun prenne sa place, c'est la famille. Nous sommes concernés par les enfants. Si maman veut aller quelque part, faut que les papas s'occupent des enfants. Pour les accompagner à l'école, ce n'est pas seulement les

mamans qui accompagnent, il faut accompagner aussi si on reste à la maison. S'il veut sortir plus tard pour jouer et que les mamans ou les papas ne vont pas être à côté, ça c'est un grand risque et si nous on est à côté des enfants, ça c'est une grande sécurité donc, y a des connaissances aussi avec les habitations. On fait connaissance et on surveille les enfants des autres. Tant qu'il y a de l'intérêt entre nous, les choses vont changer. Regarde là, y a les mamans qui vendent les gâteaux dehors et les enfants vont dire: « Attention! Y a les mamans, on peut pas faire des bêtises et de l'autre côté y a papa. » Tant qu'on est avec les enfants dehors, ça c'est très important, y a beaucoup de choses qui vont changer. Mais si les enfants sortent tous seuls, les bêtises vont continuer. Même si on ne leur parle pas, même si on leur dit pas d'arrêter, ils nous voient seulement et ça suffit. Il y a beaucoup de papas, mais ils n'ont pas le courage pour aller à la réunion comme les mamans. Mais on commence à sortir. Il ne faut pas laisser les enfants tous seuls à la maison. Soit on les amène avec nous, soit on attend que la maman revienne pour sortir. Ça c'est très important. ■

Les jeunes ne trouvent pas de stages

Les jeunes ne sont pas acceptés nulle part juste parce que il y a l'adresse les « Tarterêts ». Moi ma fille a vite trouvé du travail après les grands examens, elle est dans la comptabilité, elle a trouvé des stages au conseil général et tout parce que malheureusement on ne marquait pas les Tarterêts sur l'adresse, faut éviter, faut mettre Corbeil Essonne voilà.

Moi j'évite même si je rempli un dossier à une personne je ne marque pas les Tarterêts, parce que ça fait une coupure, c'est une étiquette les Tarterêts.

C'est vrai que ça été un peu comme Gennevilliers, comme Seine Saint Denis tout ça, ce passé de jeunes qui est resté dans le quartier mais qui n'existe plus.

Mais pour les médias toujours quand on va parler des Tarterêts, on va pas parler d'Evry, comme on va parler de Grigny la Grande borne mais on va pas parler d'autre chose voyez, c'est ça le problème. Il faut trouver un point sensible une grande population pour en parler.

Malheureusement c'est ça qui, les jeunes ne trouvent pas de stages, il est vrai, et ne trouvent pas de travail, il est vrai aussi.

Pourtant moi j'en vois souvent dans les bus, ils vont chercher du travail, ils vont aux maisons d'intérim, mais ah les Tarterêts (mon dieu), et ça, ça fait baisser les bras, et ça je le comprends.

Je comprends le jeune qui baisse les bras mais je ne comprends pas qu'on emploi encore cette étiquette là.

Ceux sont des jeunes qui ont le bac, combien vous en voyez : j'ai le bac mais j'ai rien, je ne trouve rien !

A pôle emploi... bon beh, ils vont y aller, mais vous avez de l'expérience ? Beh non je sors du lycée. C'est pareil dans les maisons d'intérim, beh il faut de l'expérience, ah bah oui six mois d'expérience, beh oui il faut avoir le permis.

Si personne ne les embauche, ou les prend à l'essai y aura jamais l'expérience. C'est ça le problème. Beaucoup de jeunes ont des diplômes en main dans le quartier. ■

Comment je me suis retrouvée aux Tarterêts !

Je me suis retrouvée dans les Tarterêts car tout simplement, parce que je suis née déjà sur Essonne qui était Seine et Oise, on était dans le 78, et après ça a été donc jumelé, donc on est passé sur Corbeil Essonne, parce qu' 'Essonne était une ville ouvrière, il y avait toutes les usines, et Corbeil Essonne c'était que des commerces donc c'était très chic, voilà.

Pour nous étant tout gamin ça s'arrêtait à Chante Merle, voilà c'était comme une barrière de différence.

Et après on s'est retrouvé sur Essonne, et après Corbeil Essonne, mais avant on était Seine et Oise.

J'ai bougé de cinq ans à neuf ans, mes parents sont allés sur le Bouchet, puisque j'ai un père qui était militaire de carrière donc on était logé dans des casernes, et après ça, beh moi à douze ans je suis revenue sur Corbeil pour travailler à l'imprimerie Crété jusqu'en 74, j'étais brocheuse, à douze ans je travaillais je faisais les factions.

Je suis toujours restée sur Corbeil Essonne, c'est ma ville, j'y suis bien je m'y sens bien, j'ai mes repères, je connais toute ma population que je sois en centre ville ou dans le quartier, que ce soit l'Hermitage, les Tarterêts, Montconseil, j'ai des amis, j'ai des connaissances, je retrouve des anciennes copines de primaire, l'école primaire que j'étais à Vert-le-Petit, on s'est retrouvées là comme ça, quand j'ai travaillé en mairie, elles travaillaient dans les écoles on s'est retrouvés comme ça.

C'est agréable, donc c'est mon petit fief comme dirait les jeunes. On a notre fief, voilà.

Y a toujours beaucoup de choses à faire dans un quartier quel qu'il soit, mais pour nous, pour ce quartier des Tarterêts beaucoup de personnes

en parle sans avoir mis un seul pied ne serait-ce sur le marché le samedi matin.

Les Tarterêts, rien que le mot, ça y est, on est fusillé. C'est vrai qu'on cherche à faire connaître notre quartier par toutes les associations, par des brocantes qui se font beaucoup aussi l'été, par des projets associatifs aussi, par des fêtes de quartier, la mairie organise aussi tout le mois d'août Corbeil Plage, ce qui permet à des gens de passage de voir que Corbeil Essonne fait quelque chose, mais dans tous les quartiers il y a toujours quelque chose à faire et à faire découvrir aussi. Ce qui serait bien pour nous ce quartier où moi je vis, et où toutes les mamans et les papas vivent ainsi que les jeunes c'est bien de le faire découvrir autre de ce que les gens en ont la pensée. Parce que le quartier des Tarterêts, pour nous on est catalogué violence, drogue, vol alors que vous voyez qu'il est quand même tranquille. ■

Les Tarterêts va changer

Je vous dis Tarterêt va changer en bon.

Pourquoi ?

Quand, moi je suis arrivée ici, déjà je disais que c'était bien, tout était bien ici, c'est après que ça a changé en mauvais, que la ville n'avait plus eu une bonne réputation, mais ça commence à changer, pourquoi ?

Les grands,

Se sont mariés, et les grands frères ne veulent plus que les petits frères fassent les mêmes bêtises qu'eux ils ont fait.

Ça encore c'est minime, ils vont jamais laisser leurs enfants faire la même chose.

Jamais.

Ils vont les suivre à l'école. Leurs erreurs aux papas c'est ...

Avant, après le travail il fallait se rendre au foyer à Paris,

Ils restaient au foyer jusqu'à la nuit, ils venaient manger, dormir, et aujourd'hui les enfants sont toujours accompagnés par leur papa.

Donc il y a eu une grande différence, une évolution, qui va encore être de plus en plus dynamique.

La plupart des papas n'étaient pas allés à l'école, ils ne voyaient pas la valeur.

Et les enfants d'aujourd'hui savent que si mon enfant part à l'école, il aura ses diplômes, il va être quelqu'un.

Donc ils ne vont pas laisser les enfants, prendre des mauvais chemins.

Je vous dis dans dix ans, tarterêt va changer,

C'est double positif,

Je vous l'ai dit ils ne vont pas laisser leurs enfants faire les mêmes bêtises qu'ils ont fait, non.

Jamais. ■

Tout le monde existe dans ce quartier

J'ai le souvenir du retour de mon grand-père qui avait été blessé pendant la guerre, et on a ramené mon grand-père, mais on a repris mon père, parce qu'il fallait un nouveau soldat pour remplacer. Ça j'ai le souvenir que le père de ma mère était revenu avec une jambe en moins et on lui a dit : on vous ramène ce monsieur mais on prend votre mari. Qui est resté prisonniers cinq ans en Russie après, il a fallu le retrouver. Ça j'ai le souvenir de ça par contre, oui. Beh on vivait comme ça hein.

Il était parti et puis voilà, beaucoup d'hommes étaient partis. Il était jeune, ils prenaient les jeunes. Puis on vivait, on avait des poulaillers, on avait des jardins, on avait le lavoir, on avait tout ça donc, mais on ne manquait de rien, on était heureux, malgré tout hein.

Parce qu'on était des familles d'ouvrier donc ça fait un peu comme l'immigration qui arrive maintenant, ils s'entraident, ça faisait ça dans le temps.

Mais les familles modernes ne le font plus ça, vous allez au centre de Corbeil, les allées tout ça, ils ne font pas, ils ne se connaissent pas d'ailleurs, ils se saluent mais sans profondeur, si une voisine est malade, ah bon on ne vous voyait pas, ah bon vous étiez malade. Moi je me suis trouvée malade là en février, beh tout le monde s'inquiétait de ne pas me voir, tout le monde demandait de mes nouvelles, chacun racontait son petit truc personne savait mais on était inquiet de ne pas me voir dans le quartier, de ne pas me voir sur le marché, ici (la maison des associations), partout. Donc ça prouve bien qu'on existe, tout le monde existe dans ce quartier, chaque personne existe c'est ça qui fait que ça permet de

rester dans ce quartier, et puis un beau quartier ouvert à tout aussi. Ça me rappelle l'enfance, l'entraide qu'on a eue étant jeunes, quand j'étais gamine, je retrouve toute cette entraide dans ce quartier. Voilà c'est ça, c'est ça notre vie dans ce quartier avec toutes les mamans. ■

Un mari gentil ! Le pays, ma vie.

À Sainte Geneviève des bois. J'étais là bas. Ma fille était partie à Dubai avec son mari pendant cinq ans. Donc j'étais malade j'étais à l'hôpital, j'ai quitté l'hôpital et on m'a amené dans le centre. Donc ma fille est revenue, je vis avec elle, même tout à l'heure je vais aller prendre ses enfants à l'école. Je reste dans le centre pour que je trouve un petit studio pour moi aussi. Silence

Et beh oui j'étais très malade, j'étais très malade. J'avais le pied cassé, j'avais le cancer de l'utérus, tout a été opéré, le médecin m'a dit ça va mieux.

Silence

Au pays ! Au Mali, y a la guerre là bas ils sont en train de tuer les gens pour rien, et puis la médecine n'est pas développée chez nous, voilà.

Moi ma jambe je l'ai cassé 20 ans avant que je vienne ici.

La médecine n'est pas développée, s'ils veulent t'opérer le ventre ils vont toucher aux reins, tu vas mourir tout de suite. Et oui ! Si ma hanche avait été opérée au pays, non, non, non ça va pas, la médecine n'est pas développée.

Y a pas de puits partout, de robinet pour boire de l'eau, les gens ont faim, les gens sont pauvres. Si moi je mange, y en a qui mange pas c'est comme ça.

Si y a des personnes en haut c'est forcément au détriment de personne en bas.

Si moi je bois, y en a qui boit pas, voilà c'est ça. On est comme ça au pays.

Et maintenant El Hamdoulay, grace à Dieu, El Hamdoulay, tout va bien, ma

hanche est bien soudée, je suis avec mes petits enfants qui sont très très gentil avec moi, avec le mari de ma fille qui est très très gentil avec moi. Oh c'est un blanc mais il est très très gentil. Il est parti chez nous faire le mariage là bas, et beh il est très très gentil, avec moi, avec mes enfants au pays, avec ma maman, moi ma maman est au pays.

Mon mari vient de décéder, je l'ai perdu l'an passé, j'ai envie de retourner au pays mais pas comme avant, parce que mon mari restait là toutes les années et moi j'y allais mais maintenant oh j'ai perdu mon mari. Et oui il me manque, mon mari là, oh il était gentil avec sa femme, un monsieur gentil, très très intelligent, oh qui m'a bien aimé moi et voilà. J'ai envie d'y aller parce qu'il y a ma maman, mais je peux pas rester, je veux pas rester, et voilà. ■



On est chez nous

Sauf que c'est la nationalité qui change.

Entre celles qui ont le titre de séjour d'un an et celles qui n'ont que le récépissé pendant plus de dix ans... Ah non, c'est aberrant quand même! Même avec un enfant français, qui est né sur le territoire français, la maman devrait avoir une carte de séjour de dix ans, au moins, surtout que certaines ont sept ou huit enfants français qui sont encore avec le titre de séjour, ou le récépissé de trois mois. Se rendre à trois, quatre heures du matin à la préfecture pour aller chercher le récépissé de trois mois, ce n'est pas normal.

Les enfants ont les papiers français et pas leurs mamans ! Il y a plus d'une vingtaine de femmes comme ça aux Tarterêts.

Ils disent que le quartier des Tarterêts est chaud, chaud. Pourquoi cela ne serait-il pas chaud ? Hein ? Les enfants voient que leurs mamans sont dans des situations pareilles, ils vont à l'école, ils ne peuvent pas continuer parce que rien n'est bon avec le seul salaire du papa. Ah, une fois que les enfants grandissent, les parents n'ont plus d'allocations familiales et les mamans ne retourneront pas au pays. Pour quoi faire ? Pour laisser les enfants ici ?

Les mamans sont là. On se considère toutes comme des françaises, la nationalité oui ou pas, on vit ici, on est chez nous. On n'a plus de repères au pays, hein, oui quand on quitte là-bas une année, deux ans seulement, on perd tout !

Nous même, quand on part là, qu'on arrive ici, c'est pour recommencer une nouvelle vie. Donc vaut mieux rester ici avec nos enfants, et les assister à grandir, à devenir quelqu'un et voilà. ■

Les premiers étrangers sont arrivés en 62

C'étaient les pieds noirs, ils ont tout de suite été mis au foyer Sona Cotra, celui là, c'est le même, toujours là, ils ont tout de suite été là ceux sont que des hommes qui sont arrivés. Donc eux sont arrivés car ils s'étaient battus contre leur pays bien sûr. Je me souviens, ils m'estiment beaucoup, parce qu'ils étaient jeunes, et je m'occupe de leurs papiers, j'avais un monsieur, ça faisait 24 ans qu'il était dans un foyer, et j'ai réussi seulement maintenant à lui trouver un appartement, voyez.

J'arrive à leur trouver des appartements maintenant, parce qu'ils ne retournent plus au pays, ils ne veulent pas retourner au pays, parce qu'ils se disent qu'ils sont étrangers, certains n'ont pas remis les pieds dans leurs pays. Ils avaient des enfants là bas, certains retournent là bas, des fois pour y mourir malheureusement. Et certains avaient une femme, et la femme n'est jamais venue en France non plus. Certains ont des enfants qui viennent en France, je connais un monsieur il a trois fils qui sont venus en France.

En général ils restent au foyer ces gens là sans femme ni rien. Pour eux leurs maisons c'est le foyer, ils sont arrivés là, ils me le disent souvent j'en reçois, et je leur dit mais il faut retourner au pays et ils me disent non non, la France nous a nourrit, on est vivant par la France et la France nous a nourrit, elle nous a donné du travail, donc ils n'y retournent pas. Toute façon vous savez, il y a l'Etat aussi qui bloque, parce qu'ils peuvent retourner quand ils ont en retraite ils ont l'autorisation et le droit de retourner au pays pendant 6 mois et un jour, si vous dépassez 6 mois et un jour, on vous coupe la complémentaire, et une fois qu'elle est coupée, vous ne la récupérez plus, c'est ce qui bloque aussi ces personnes là, donc ils préfèrent rester là que

revenir. Et puis certains n'ont plus leur pension de réversion comme ça pour la bonne raison qu'ils ont dépassé ne serait-ce que de trois jours, et ils ne veulent rien savoir, on fait des lettres de recours mais vous savez... y a pas d'espoir. Et on leur redemande de rembourser trois mois. Ils peuvent y aller 3 semaines, un mois mais vu le voyage c'est pas intéressant pour eux, voir la famille 3 semaines 1 mois c'est pas intéressant pour eux. Souvent ils font ramadan en France, ils sont au foyer. Ça va que M. Ali qui a une association en face, il fait des grands repas tous les soirs pendant le ramadan pour les papas pour tout ça. Il fait le repas le soir, il donne la soupe et tout pour ces gens là comme ça ils se sentent moins isolés dans leurs chambres de 9m². Ils mangent tous ensemble et puis après ils retournent dans leurs chambres, ça fait un petit peu une famille car tous ceux qui sont dans le foyer n'ont pas de femmes ni d'enfants. Certains se remarient ici puis ils ont une femme, un appartement, des enfants et voilà. C'est les anciens qui sont arrivés qui restent au foyer et qui restent en France qui ont 70/80 ans et qui sont très respectés ici, malheureux, ils sont malheureux, ils n'ont pas de vraie famille autour d'eux, ils sont malheureux parce qu'ils ont tellement travaillé qu'ils n'ont pas pris le temps d'apprendre à écrire le français ou à lire le français, parce qu'il fallait travailler pour faire vivre la famille au pays. Donc ils n'ont pas pris le temps de tout ça, voyez. Donc on est là pour eux aussi, nous en fin de compte avec plaisir, de toute façon ils le savent, moi ils m'appellent par mon prénom et tout, parce que j'étais jeune, ils étaient jeunes aussi puis voilà c'est notre quartier, et puis notre ville aussi. ■

Il faut vivre avec son temps

Moi, personnellement, je dirais toujours: « Il faut vivre avec son temps ». Je pense que la jeunesse, ils ont tout l'avenir devant eux. Et qui s'ouvre.

On ne refait pas le monde, ils sont d'une culture différente, c'est normal parce que les parents viennent d'un autre continent, et ils sont un peu partagés entre plusieurs cultures. Mais la France est leur pays. Le pays d'accueil des parents. Mais eux, ils sont chez eux, ils sont nés ici. Nous qui sommes nés ailleurs, on a une autre culture et des traditions à leurs faire connaître et ils sont un peu partagés entre les deux cultures: celle de chez nous et la culture d'ici, mais n'empêche que ces jeunes doivent s'ouvrir au monde actuel.

On ne peut pas vivre en marge de la société, on est obligé de faire avec son temps, mais sans oublier ses racines, sans oublier sa culture. On peut essayer de mélanger les deux, mais, comme on le dit si bien : « Le bout de bois, quelque soit le temps passé dans le fleuve, ne deviendra jamais caïman. »

On ne leur demande pas de tout changer, mais de vivre avec son temps. Ils ont tout un potentiel devant eux! La culture aussi est une richesse qui peut aider ces jeunes à avancer. Quand on essaie de mélanger les deux, ça peut les aider à avancer.

Donc moi je pense qu'ils doivent s'ouvrir, à leur tour. Nous on ne peut pas leur imposer tout ce que nous, on a eu dans notre enfance, parce que ça serait les priver de quelque chose. On ne peut pas vivre ici comme on vit exactement en Afrique. Ce n'est pas possible. Donc, il faut qu'ils vivent avec leur temps, mais sans oublier soi-même. ■

Tout le monde a besoin d'être aimé

Je dis, personne ne naît assassin, personne ne naît voleur, personne ne naît avec toutes sortes de délinquances qu'on peut dire. Mais des fois, ton environnement fait que, tu peux le devenir.

Surtout moi, un moment je me dis, que je pouvais devenir tout dans ma vie! J'aurais pu être tentée par le bien matériel, par exemple, et aller avec des hommes pour pouvoir m'acheter ci ou ça, parce que je voulais être habillée comme les autres jeunes filles. Mais Dieu a fait que, un moment donné dans ma vie, même si ce n'était pas le matériel, j'ai été captée par des choses qui ont fait que je ne suis pas allée vers ces choses-là. Donc, dans ma vie, moi je me dis que l'éducation c'est à la base de tout.

Un enfant a besoin d'être aimé. Le sourire d'un enfant vaut tout au monde. Y a rien de tel. Tu regardes un enfant, tu croises les yeux d'un enfant, l'enfant sent en toi que tu l'aimes, il te sourit. C'est le plus beau cadeau. Si tu lui donnes un bonbon, il est content, il sourit. C'est un beau cadeau que le sourire d'un enfant.

Moi je dis, tout n'est pas le matériel. J'ai créé l'association. Si j'ai quelque chose à offrir, j'offre. Si j'ai rien à offrir, je peux aller moi-même faire quelque chose. J'ai fait ça pendant un moment quand je partais au Mali: si j'avais des vieux habits, je les amenais à la pouponnière aux enfants orphelins, c'est bon. Si j'ai pas, je passe une ou deux fois dans la semaine à la pouponnière et je donne de mon temps aux enfants qui sont là. Des fois, quand tu passes à côté des berceaux, les enfants ont le regard égaré sur

toi, comme ça. Y en a qui te tendent même la main, parce qu'ils passent leur journées couchés. Y a pas assez de personnels pour droloter ces enfants-là. Je passe ma journée à prendre deux ou trois enfants dans mes bras, pour les serrer contre moi. Ils sont contents. Des fois, quand je vais les lâcher pour partir, ils ne veulent pas, ils s'accrochent.

Je sais que quelque part, l'enfant a été content parce qu'il y a quelqu'un qui l'a porté, même passé la main dans ses cheveux, caressé sa tête. Ce n'est pas du matériel et l'enfant peut grandir avec une sérénité. On ne vit pas sans amour. Faut être aimé, tout le monde a besoin d'amour. Les plus petits encore plus. Nous les grands, si personne ne nous aime là, on ne va pas tenir, hein ?

On sait que si on ne va pas être aimé par l'un, on va être aimé par l'autre. Mais si tout le monde te tourne le dos, tu ne peux pas vivre sans amour, hein ?

On a besoin d'être aimé, donc aimons-nous les uns et les autres, c'est la base. ■

CONTES ET LÉGENDES

**Marie-Jeanne Keita
Rokia Coulibaly
Kadiatou Camara
Bintu Camara**

L'histoire de Soundiata Mme Keita (Celui qui donne le nom de Keita)

La mère de Soundiata était une bossue, une dame bossue, une laide quoi, le bossue de notre dame, c'est un peu l'histoire, la mère était moche bossue, la femme était tellement laide on aurait dit un animal, mais bon, les voyants ont conseillé au chef du village de marier cette femme car son enfant serait un jour empereur du Manding. Donc avant les voyants, c'étaient des vrais, quand ils prédisaient quelque chose, ça arrivait. L' enfant, Soundiata qui est né de cette femme très très laide, Sokolo Courouma d'après ce qu'ils disent, (une Coulibaly (rire) non, Nkolé (rire)), au bout de quelque'un temps alors qu'il devait apprendre à marcher, il ne marchait toujours pas. Il est resté neuf ans, cloué au sol, il ne marchait pas. Sa mère a eu beaucoup de souffrance, par rapport à ça, parce qu'il y avait d'autres enfants, y'avait une coépouse qui se moquait d'elle parce que son enfant ne marchait pas.

Quand on fait le To, on prend les feuilles du baobab qu'on appelle Zra pour la sauce. Un jour, la mère de Soundiata, Sokolo a demandé à la deuxième femme Sassouma Berete, sa rivale, de lui donner des feuilles du Zra pour faire la sauce. (Chant) Sa rivale lui a répondu : « tu vois ces feuilles là c'est mon fils qui me les a cueilli. » Sokolo se mit à pleurer et dit au baobab : « Baobab, abaisse-toi, pour que moi aussi je puisse cueillir tes feuilles car je n'ai pas de fils qui puisse aller les cueillir là haut. » Sa rivale répond : « Baobab réhausse toi encore plus haut. » Alors la mère de Soundiata s'est tourné vers son fils qui tremblait de colère par terre et lui a dit : « Toi, depuis que je t'ai mis au monde, je suis sujette à toute sorte d'humiliation, ta mort vaut mieux que ta vie. » Elle était tellement mal, qu'elle se mit à insulter ce

garçon qui lui causait tant d'ennui, il a deux trois frères et sœur qui sont nés après lui et qui ont appris à marcher mais lui toujours pas ! Et ce jour là, Soundiata lui dit : « Maman ne te fâches pas, aujourd'hui je me lève. Dis au forgeron de papa de me faire trois barres de fer. » On lui a ramené plusieurs barres de fer, il arrivait à les tordre mais pas à se lever avec.

Il demande à sa mère d'aller lui chercher un bâton d'un arbre spécial, le Soussou pour qu'il puisse marcher. Il était par terre mais c'était un enfant robuste, même par terre, il ne marchait pas mais on sentait en lui qu'il était fort !

Donc d'après la légende, il y a un arbre exprès pour ça le Soussou, où la femme doit jurer sur cet arbre : « Depuis que je me suis mariée avec mon homme, je n'ai jamais trompé mon mari, je n'ai pas connu d'autre homme » à ce moment là elle peut, elle a le droit de casser une branche pour faire le bâton qui lèvera son fils.

Et la mère est partie jurer sur l'arbre, à coupé une branche et l'a emmené, et son fils, c'est avec ce bâton là qui s'est levé de par terre. Il s'est mis debout et la première chose qu'il a faite, c'est d'arracher le baobab et de l'apporter au pied de sa mère. (Chant AYEBO = « Sortez, sortez les sorcières et sorciers, les médiseurs, mon fils a marché ! Aujourd'hui c'est un beau jour, Dieu n'a jamais fait de jour aussi beau qu'aujourd'hui ! Mon fils a marché ! »)

C'était un chasseur et il a commencé à chasser comme ses frères. Il paraît qu'il était très fort à la chasse, donc à un moment il y a eu de la jalousie. Les autres frères voyaient que Soundiata qui venait à peine de se lever, savait déjà chasser et même mieux qu'eux, et qu'il ramenait de gros gibiers.

Un jour on lui a dit, comme en Afrique, le mandé avant, le royaume de Mandé c'était un empire, c'était l'empire du Mali, grâce à Soundiata, cet homme là, il a conquis beaucoup de villes, donc le Mali c'était un empire. La jalousie a commencé, et ils sont allés voir le plus grand des frères, et lui ont dit : « Tu vois, Soundiata il s'est levé, il a beaucoup beaucoup de talent, il risque de te détrôner, ce sera peut-être un jour le roi de cet empire. »

Par rivalité le grand frère commença à regarder avec jalousie son petit frère. Un jour en revenant de la chasse Soundiata s'est présenté devant

son grand frère, avec un buffle. Le grand frère a dit : de toutes les façons je crois que toi, tu vas t'en aller d'ici, ta mère, ta sœur, ton frère, même le gibier que tu as tué, vous allez tous partir d'ici. Soundiata lui a répondu : « Ah bon ? Pourquoi ? J'ai pas compris ce que tu m'as dit » Alors le grand frère lui a répété : « Tu vas partir d'ici, ta mère, ta sœur, ton frère et même l'animal que tu as tué, vous allez tous, quitter ce pays. » Soundiata a dit : « Bon, j'ai compris, je te dit trois choses avant d'y aller. Je sais que celui qui s'occupe de l'enfant, la nounou, que tu as beau être gentil avec cet enfant, tu as beau aimé cet enfant, mais tu ne mettras jamais son petit frère au monde. L'enfant tu vas le chérir, tu vas tout faire, mais tu ne lui donnera pas un frère ni une sœur. La deuxième chose est que si on dit à un berger de faire un sacrifice, tu penseras d'abord au lait que la vache va donner, mais la vache ne t'appartiendra pas le bétail ne sera jamais à toi. Et le 3^{ème}, l'empire du Manding qui est un très très grand empire, peut avoir beaucoup beaucoup de remue-ménage beaucoup de tensions, beaucoup d'histoires, c'est comme un bateau, c'est comme un navire pendant la tempête, le bateau bouge dans tous les sens mais ne chavire jamais, donc l'empire Mandaing ne va jamais chavirer. Sur ce, je vais partir. » Donc, il est parti. Il a dit à sa mère, et sa mère lui a dit « oui on va partir, parce que si le vivre ensemble n'est plus possible, il faut partir Sigid nagominba tramadimbomba » quand tu t'assoie sur quelque chose et que tu vois que la chose ne bouge pas, mieux vaut que toi, tu bouges. Donc ils sont partis. Ils sont partis du côté de la famille de la mère. A cette époque il y avait l'empereur du Soussou qui s'appelait Soumangourou Kanti et qui était très fort en tout, et en sorcellerie aussi, un mec très fort, il paraît que le frère qui a renvoyé Soundiata, a envoyé un émissaire pour aller dire à ce Soumangourou qui était vraiment très très fort, d'aller chercher Soundiata et de le tuer. Parce que on lui a dit qu'un jour c'est Soundiata qui allait régner sur l'empire. Ça a fait réfléchir Soumangourou sur ce guerrier là que cet homme voulait voir mort. « Il m'envoie quelqu'un pour que je tue son frère ... bon ça, ça me donne une idée dans la tête, au lieu d'aller chercher ce garçon et de le tuer, je vais au Manding et je l'ajoute à mon royaume. »

Donc c'est ce qui s'est passé, il est venu, il les a martyrisés quoi, un vrai guerrier sanguinaire, il les a martyrisés dans tous les sens, tellement qu'ils ne savaient plus quoi faire. A un moment donné, les gens du pays ont dit « on n'en peut plus, il faut trouver une solution, il faut aller chercher Magande Soundiata pour qu'il vienne enlever cette épine de nos pieds, parce que Soumangourou, on ne peut plus », il paraît que les gens ne pouvaient même plus parler qu'il fallait parler dans une calebasse, tellement ils avaient peur. Les gens ont dit « la seule personne qui peut nous sauver, la seule solution pour ce type là c'est Soundiata. »

Donc, il paraît, qu'ils sont partis, ils ont fait une délégation, et ont su où il était pour aller le chercher. Et c'est la personne qui est parti pour faire la commission, qui est parti le trouver : « nous ça va pas depuis que tu es parti on souffre, y a ça, y a ça, si tu viens pas, je crois qu'on va tous mourir. » C'est ce que j'entends dans la bouche des conteurs, c'est ce que les conteurs disent, Soundiata est allé voir sa mère et lui a dit : « Ah, ils ont envoyé quelqu'un pour venir me chercher, pour partir défendre le Manding, parce que ça va pas, Soumangourou leur fait voir de toutes les couleurs. » Sa mère a dit : « d'accord, si eux-mêmes viennent te chercher on va voir, mais avant, comme on dit chez nous, n'entreprends jamais rien, sans aller voir un voyant, un connaisseur » elle va trouver un sage du coin, en disant « voilà ils sont venus chercher Soundiata pour aller défendre le pays, qu'est ce que tu vois ? » il est visionnaire, je sais pas comment on appelle ça, il regarde et il dit : « Ah il sera l'empereur du Manding, mais ça ne sera pas de ton vivant . » La mère dit : « Ah d'accord, si c'est ça le bonheur du Manding, d'ici demain matin, que je ne sois plus en vie, pour qu'il aille défendre son pays. » Et comme ils le disent, la nuit, elle s'est couchée, elle ne s'est pas réveillée, elle est morte. Donc Soundiata a enterré sa mère, il s'est préparé pour aller défendre le pays. Donc quand il est venu effectivement il a combattu bec et ongle comme ils disent, jusqu'à chasser Soumangourou.

Soumangourou était un grand sorcier et il s'est battu contre Soundiata sur tous les plans, et il a vu qu'il risquait d'être vaincu ce qui est impossible de

son point de vue, donc il a fui. Soundiata est parti à sa poursuite à travers tout le Manding, jusqu'à arriver à notre village natal, là où notre père est né à Kouligourou c'est à 60 km de Bamako. Et arrivé là bas y a une colline Yanankourou, et cette colline a un pouvoir. Et quand il est arrivé là bas, il est rentré dans cette grotte et Soumangourou a disparu, on ne l'a plus jamais revu, ni retrouvé son corps, comme s'il c'était volatilisé, donc on ne sait pas. Donc cette colline jusqu'à aujourd'hui est mystifiée. Donc si demain tu as quelque chose, un mal ou autre, tu pars sur cette colline où des gens sont habilités, tu vas les voir. Je donne un exemple, j'ai pas eu d'enfants, j'ai fait toute sorte de traitement j'ai pas eu d'enfants, je vais à la colline sacrée pour confier mon problème, je leur dit si un jour j'ai un enfant je sacrifierai un bœuf pour vous. Il y a un petit endroit où ces gens t'emmènent et tu parles là bas, tu dis ta prière, et tu pars. Et si tu as l'enfant, si Dieu a fait que tu as l'enfant, je ne sais pas par quel pouvoir, mais si tu as l'enfant, ce que tu as dit, tu le fais, si tu le fais pas l'enfant meurt. Le cas est arrivé, même à une cousine à nous, ils avaient même appelé l'enfant Yana, peut-être qu'elle n'a pas fait ce qu'elle avait dit et l'enfant est mort à 7 ou 9 ans.

Coulibaly : si tu ne fais pas, l'enfant ne dépassera jamais les dix ans.

Donc Soundiata étant un Keita à donner son nom à une lignée prospère et est devenu l'empereur du Manding où il a rayonné de nombreuses années. C'est lui qui a fait la charte de Kouroukanfoukan dont les européens se sont inspirés. ■

Coulibaly qui veut dire Coulo = Colline et Baly = Empêcher

L'alliance entre les Coulibaly et les Keita c'est par mariage. La maman des Keita était Coulibaly, donc c'est ce qui a fait l'alliance entre les Keita et les Coulibaly. C'est ce que moi j'ai appris, sinon l'histoire des Coulibaly ça vient des Seygou, le royaume Bambara de Seygou *chant/*

Y a un enfant comme Sounyata à Seygou, son père était Mamari, il a été un roi célèbre. D'après l'histoire c'était un enfant unique qui avait des demi-frères, à chaque fois qu'il se battait il gagnait, c'est pourquoi c'est devenu un grand guerrier. Il est devenu célèbre car il a trouvé le mystère de l'aubergine. Sa maman cultivait un potager et y faisait croître des grosses aubergines, mais à chaque fois qu'elles venaient à maturité elles disparaissaient. Un jour sa mère lui a dit : « Je sais pas pourquoi tu es chasseur, ton nom te sert à quoi ? Moi je me donne la peine de faire ce jardin et chaque fois que je dois récolter les fruits je n'ai rien. » Il lui a répondu : « Ne t'inquiètes pas, moi je vais savoir qui touche à tes aubergines ! » Donc il va dormir dans le verger, il voit que c'est un lamantin qui se transforme, une sirène (bafaro) qui se transforme en être humain pour voler les aubergines de la maman de Butong. Et quand il l'a vue, la sirène lui a dit : « Ne me tue pas. Je t'emmène chez ma maman. » Ils sont partis dans l'eau, devant sa mère la sirène explique qu'elle vient tous les soirs voler les aubergines dans le potager de la mère de Butong, et que cette nuit en la trouvant et avec la volonté de la tuer, il l'a épargnée car elle lui promis de le présenter à sa mère. La mère de la sirène a dit : « Tu as bien fait Monsieur, comme tu as épargné ma fille de la mort, je vais te donner quelque chose que tu vas amener sur terre. » La sirène avait

prévenue Butong : « Tout ce que ma mère te proposera, tu refuseras. Dis lui seulement de te donner des graines de fonio et tu lui demandera de mettre une goutte de son lait dans tes oreilles. Quand elle te donnera ces graines de fonio, tu vas les semer mais tu ne devras pas les récolter, laisse, les oiseaux vont venir les manger et partout où ces oiseaux vont voler, tous ces territoires, tu vas les commander. Et la goutte de lait qui va être dans tes oreilles, te permettra d'entendre et de savoir tout ce qui se dira sur toi ou tous les complots contre toi. » Elle lui a proposé de l'or, de l'argent, il a systématiquement répondu non, et lui a demandé des graines de fonio, et une goutte de lait de ses seins dans ses oreilles. Elle lui a donné les graines de fonio, et la goutte de lait, et il a suivi à lettre les conseils c'est comme ça que Butong est devenu un célèbre guerrier, conquérant et roi. Et c'est comme ça que l'histoire des Coulibaly est née. Comme ils disent Emafadoso, (chasseur d'homme) mais ce n'est pas parce qu'il tuait les gens, mais parce qu'il impressionnait les gens. Il avait enfermé dans un trou dans le sol des albinos et les avait recouvert de peaux d'animaux, à chaque fois qu'il tapait la peau les gens en-dessous criaient et tous les gens du village croyaient que c'était la terre qui criait, d'où son surnom de Mafadoso. ■

Kalikan / Les Camara et les Fakoly Doumbia

La famille Camara et Fakoly habitaient à côté, dans deux cases faites de paille. Les deux femmes étaient enceintes, et elles ont accouché le même jour d'un garçon.

Pour fêter ces naissances les deux hommes Camara et Fakoly sont partis chasser dans la forêt.

Pendant ce temps, les deux femmes, alors que leurs bébés dormaient chacun dans leurs cases, sont parties au marigot pour chercher de l'eau et laver les habits. Mais les maisons ont été attaquées par le feu, heureusement Fakoly avait un chien qui s'est tout de suite empressé d'aller chercher un premier enfant puis l'a couvert d'herbe à l'abri et à fait pareil avec le second.

En revenant des marigots les femmes se sont mises à hurler et à pleurer voyant leurs maisons ravagées par le feu.

Dans la forêt, Doumbia Fakoly et Camara étaient très fatigués, et ne trouvaient pas de gibier. Camara n'en pouvait plus, il avait faim et tellement fatigué que sa vie ne tenait plus qu'à un fil. Fakoly pour l'empêcher de mourir, s'est coupé un bout de mollet l'a fait cuire et lui a donné à manger, ils ont pu ainsi rentrer à la maison.

Une fois arrivés ils ont trouvés les maisons en feu, et les femmes en pleur, mais le chien est venu voir son maître Fakoly en remuant la queue et lui a montré l'emplacement des deux bébés qu'il avait soigneusement cachés des flammes.

On ne savait plus quel bébé appartenait à qui, alors les femmes en ont pris un au hasard et se sont jurées de ne jamais se faire de mal ça c'est Kalikan la parole était donné.

Camara qui avait repris ses esprits grâce au bout de viande qu'il avait mangé dans la forêt remarqua que la jambe de Fakoly saignait alors il lui demanda pourquoi, et Fakoly lui expliqua, et c'est comme ça que sur Kalikan la parole donné, ces deux familles se sont jurées éternellement qu'elles ne se feraient jamais de mal. ■

Un homme riche et un homme pauvre

Tous les matins, l'homme riche allait voir les mendiants et leur donnait de l'argent comme si c'était du papier.

Le vieux pauvre, lui, va tous les matins en forêt pour couper du bois, le vend et nourrit sa famille avec le maigre pécule qu'il gagne.

Jusqu'à ce qu'un jour, l'homme riche remarque ce vieux pauvre qui passe tous les matins à côté de lui sans rien lui quémander, préférant gagner son argent par lui même. Il l'appelle et lui demande : « Pourquoi, toi, tous les jours tu passes devant chez moi et tu ne t'arrête pas pour me demander de l'argent ? » Le vieux lui répond : « Pourquoi je m'arrêterai chez toi ? Je n'ai pas besoin de toi. »

Le riche lui dit : « Moi je peux te donner ce que tu veux. » Le vieux lui rétorque : « Si tu veux me donner quelque chose, baisse toi et rempli tes mains de terre, tu me donne cette terre et ça me suffit. » Tous les jours le vieux pauvre passait devant la maison de l'homme riche et à chaque fois que le riche donnait la terre au vieux, son argent diminuait. Le vieux pauvre voulait lui montrer quelque chose mais le riche n'a pas compris. Ce jeu continua jusqu'à ce que le riche n'en puisse plus, il dit au pauvre : « Je ne peux plus me baisser pour te donner de la terre, j'en ai marre. » Le pauvre lui répondit : « Je savais que tu allais te lasser, et toi tu préférerais me faire cesser de travailler et que je te demande de l'argent alors que tu n'es même pas capable de me donner cette terre tous les jours. » Le vieux voulait lui montrer qu'on ne peut jamais être sûr de sa richesse, un jour on est riche le lendemain on est pauvre, l'argent n'est rien. La vraie valeur réside dans le travail et en nous même, ce que nous pouvons fournir. ■

Le Totem des Coulibaly c'est l'hippopotame

Une famille Diop qui était derrière chez nous là où on a pris la cloche. Dans cette famille y avait un grand chasseur qui tuait que des gros gibiers. Un jour, il a tué un hippopotame. Mon oncle était chez lui ce jour là, et il a ramené la viande à la maison, alors qu'on nous a toujours dit même quand on allait au zoo de toujours s'éloigner des hippopotames. Lui, il a ramené la viande d'hippopotame chez nous, il l'a donné à sa deuxième femme pour la préparer, elle l'a mise dans un plat et je sais pas comment s'est arrivé, mais ils se sont disputés, et ce jour là la femme a failli mourir. Toute la famille s'est disputée. Et la grand-mère qui était encore vivante a dit : « Je vous avez dit de vous éloigner des hippopotames, toi qui a ramené la viande et toi qui l'a préparée, vous avez vu ce que vous avez fait ? » Depuis ce jour, jusqu'à aujourd'hui, l'hippopotame chez nous, on a pris ça au sérieux. ■

Le destin

Quand on croit au destin, rien ne peut nous l'enlever.

Il paraît qu'il y a un monsieur, il y a très longtemps, qui a travaillé travaillé travaillé - c'était un agriculteur - il a travaillé la terre et il voyait que sa condition de vie ne s'améliorait pas. Il n'a pas de moyen, c'est toujours la même fatigue.

Un jour il dit : « On est fait pour travailler, j'ai donné, donné, je vois pas de changement. J'attends maintenant mon destin à la maison. Si vraiment je suis destiné à être riche ou à avoir quelque chose, si vraiment c'est mon destin, je l'aurai chez moi. J'aurai plus besoin de bouger, d'aller travailler la terre, de me fatiguer comme ça. »

Il le dit à ses amis, et ils ont cru qu'il s'amusait, quoi.

Et puis le lendemain, ils voient qu'il ne va pas travailler. Puis deux jours, trois jours, une semaine. Ils disent : « Mais il est sérieux?! Il ne veut plus aller cultiver la terre. Comment il va faire pour se nourrir ? »

Il leur répond : « Les autres vont le faire, mais moi j'en ai assez fait. Vraiment, si je suis destiné à être riche, je le serai sans que je bouge, sans que j'aie à cultiver la terre. »

Donc il est resté. Les gens ont commencé à le critiquer dans tous les sens. Ses amis se sont dit qu'il était devenu fou. Il reste à la maison. Le matin, quand il se lève, sa femme lui donne à manger, il mange puis il prend sa natte, et il se met à l'ombre et puis il ne bouge pas.

Tout le monde le critique dans le village, mais il ne prête pas l'oreille. Il leur a seulement dit : « Si je suis destiné à avoir quelque chose, je l'aurai. »

Et puis il resté comme ça, il paraît, des années.
Chacun a parlé, chacun a dit ce qu'il avait à dire; il a pas bougé.

Puis un beau jour, dans le village, y a pas de WC, on fait les besoins dans la nature. Donc, un beau jour, il part derrière un buisson, et, il aperçoit un petit canari, là où il est parti faire ses besoins. Quand il voit ça, il dit : « Ah bon, qu'est-ce que c'est ? C'est quelqu'un qui a oublié un canari? Je ne sais pas. »

Donc, il va voir par curiosité: on dirait qu'il voit des pièces, des lingots d'or dans le canari. Il se dit : « Peut-être que c'est pas pour moi, peut-être que c'est quelqu'un qui a oublié son truc ici, je sais pas. » Et il part.

Le lendemain ou deux jours après, avec des amis, il cause : « Ah! L'autre jour, je suis allé pour faire mes besoins, j'ai trouvé un petit canari rempli de pièces d'or, mais c'est pas à moi. Si c'est à moi, ça me trouvera à la maison, moi je suis allé faire mes besoins, j'ai vu ça là-bas. »

Ses amis lui répondent : « Quoi ? tu l'as pas pris ?! »

Il dit : « Non, je l'ai pas pris. Je vous l'ai dit, si c'est pour moi, ça viendra à moi, je l'ai vu là-bas, ce n'est pas à moi, comme je vous le dis. Mais je sais pas à qui c'est. »

Donc par curiosité, il a expliqué l'endroit, et un ami à lui est parti aussi faire ses besoins. Il a aperçu le même canari, il a regardé et il a vu que des serpents dedans.

Il a dit : « Ah! Les serpents !! » Il a vite fermé.

Il s'est dit : « Tu as vu, il est méchant ce gars, il veut me faire du mal. Il dit que c'est de l'or qu'il y a dedans, or c'est des serpents. »

Donc, le lendemain, furieux à l'intérieur, il se prépare encore. Il se dit que l'autre lui veut du mal.

Le lendemain donc, il retourne faire ses besoins, il revoit le même canari, il s'est préparé en fonction: il a amené un sac, il a bien fermé la marmite, il l'a mis dans le sac et il l'a bien fermé pour que les serpents ne s'échappent pas.

Parce que pour lui, ce sont des serpents qui sont dedans. Il prend le canari et il va trouver son ami couché dans sa chambre. Par colère, il balance le récipient rempli de serpents et il dit : « Tu vas voir! Tu dis que c'est de l'or qu'il y a dedans, mais les serpents vont te tuer, pas moi! »

Donc il s'en va, de colère. Quand la marmite a été jetée dans la case, ça s'est transformé en pièces d'or. Quand l'autre se réveille, il dit : « Ah, maintenant c'est à moi ! »

Voilà, l'histoire s'est terminée comme ça (*rire*).

Pour dire qu'il s'était tellement résigné à un moment, que comme on le dit si bien dans le proverbe : « Quand tu es destiné à avoir quelque chose, même en dormant tu l'auras sous tes pieds. » ■

BOUBAKAR (Made in France)

Aadoud Sabah
Aadoud Soraya
Aïssa Manelle
Attout Sirine
Attout Djibril
Babin Stella
Babin Célia
Belmekki Radia
Benaïssa Nawal
Camara Boubakar

Couffin Louna
Dombebe Osvaldo
Doucouré Mahamoudou
Drame Assa
Kouyate Evans
Mauricrache Cassandra
Milome Shaïnice
Pana Kevin
Patricia Gomes Martins Iris
Russet Fanny





Scène 1

Vidéo d'une des mamans courage : L'enfant perturbateur.

Boubakar le grand est au dessous de la vidéo et regard face à lui, immobile. Une fois que c'est fini, il sort.

Vidéo.

Nous à l'école?

Bon, moi-même j'étais turbulente à l'école et jusqu'à présent je le suis. Oui je n'aime pas rester tranquille. Toujours il faut que je fasse quelque chose. Rester comme ça (elle croise les bras) sagement, non.

Donc, un élève qui n'est pas sage en classe qui essaie de taquiner les autres ... Bon, là-bas on te dit: «Ne le fais plus.» et les enseignants te comprennent.

Quand on était gosse là, c'était avec le fouet. On nous tapait fort, moi des fois, on me prenait par quatre (punition où on te tiens les quatre membres et où le professeur te fouette). Parce que j'étais un garçon raté.

Mais après, on me laissait: je rentrais en classe et je faisais autre chose.

Ici, un enfant qui est turbulent, il est considéré comme un perturbateur.

Hein ? Il a fait combien d'écoles ? Ahaa... On ne peut pas le garder

Or qu'il ne se bat pas, hein. Le seul fait de déranger les autres en classe fait qu'il est considéré comme perturbateur. Dès qu'un enseignant dit que l'élève est perturbateur, c'est fini.

Pour l'enfant, ses études sont gâtées, terminées. Parce qu'ils vont tout faire pour que ce soit fini. Même dans la classe suivante, dès que le garçon se comporte moins bien, ah non, c'est fini !

C'est toujours pareil. Il est comme ça, il est comme ça.

J'ai suivi certains élèves, mais je trouve que parfois les maîtres sont plus sévères avec ces élèves-là, jusqu'à ce qu'ils finissent par abandonner l'école.

Y a cet aspect-là aussi qu'il faut revoir: certains maîtres ne sont pas cool avec les élèves.



Scène 2

Musique. Danse. Tout le groupe entre et ils font une chorégraphie. Le groupe se disperse, seul reste **Boubakar Petit**

Scène 3

Boubakar danse seul. Puis sa copine Iris le rejoint

Scène 4

Entrée du groupe comme dans une classe d'école avec les chaises à la main. Ils s'installent. Boubakar le petit est accroché au porte manteau. La maîtresse reste debout.

Boubakar - Moi c'est Boubakar, pour les intimes c'est BRK.

Louna - Je suis né à St Denis dans le 93 et j'ai vécu vite fait à Drancy.

Stella - En 2005 j'ai déménagé à Évry.

Soraya - C'est là qu'une partie de ma vie a commencé.

Radia - À 6 ans je rentre à l'école primaire, l'école la plus cruelle de ma vie !

Sirine - Tout ça c'est à cause d'une maîtresse, Madame Martine : elle nous pendait au porte-manteau !

Manelle - A chaque fois que j'étais pendu à ce porte-manteau que vous voyez là...

Nawal - Je sentais la douleur, la honte, la colère, la tristesse !

Shainice - Moi, Boubakar, j'ai honte d'être pendu devant tout le monde.

Iris - J'évite le regard des autres pour ne pas qu'ils ressentent de la tristesse pour moi.

Fanny - Faut que j'évite de pleurer.

Djibril - Tellement que je suis en colère, je ris nerveusement et en plus de ça, j'ai mal à la gorge.

Kevin - Puis je me fous vraiment la honte parce que je suis amoureux d'une fille assise à côté de moi.

Louna - Je veux la taper madame Martine, mais j'ai peur de mes parents !

Cassandra - Et puis je ne veux pas devenir comme mes anciens potes venant de Drancy.

Mamoudou - Où est ma place ?!

Soraya - Es-ce que je suis obligé de subir la honte face aux autres camarades ?

Sirine - La colère pour me défendre m'envahissait, la peur de devenir agressif aussi !

Silence.

Radia - Ma maîtresse avait une voix très grave quand elle criait, puis après sa voix redevenait normale.

Shainice - Elle était grosse, forte, sa bouche était horrible, ses yeux petits et ses dents noires.

Célia - Une vraie sorcière, une sorcière noire avec des mèches violettes, son nez pointu, ses ongles sales et ses boutons sur le visage.

Assa - Franchement elle me dégoûte.

Djibril - Est-ce vraiment une sorcière ?

Iris - Est-ce vraiment une maîtresse ?

Manelle - Elle sent le fauve.

Nawal - Franchement, si ça ne tenait qu'à moi, je lui offrirais un kit de douche pour qu'elle sente meilleur.

Boubakar - Mais je ne le fais pas par peur de me faire virer et de me faire frapper par mes parents.

Scène 5 - La maîtresse Madame Martine. Face.

Maitresse - Je suis Madame Martine, la maîtresse. J'ai vécu à Fontainebleau dans une école privée, pendant deux ans j'ai eu une maîtresse surnommée PP car elle était petite de taille. Tout le monde l'appelait donc « passe-partout ». Mais elle ne se faisait pas respecter par ses élèves et elle était toujours en colère. Je voulais l'aider mais impossible.

Boubakar - Puis un jour elle nous raconte son histoire :

Maitresse - J'ai eu une enfance très difficile. Mes parents étaient très stricts avec moi. A mes 15 ans, j'ai fait une grosse bêtise, celle de tomber enceinte. Je ne l'avais pas dit à mes parents, ils l'avaient découvert eux-mêmes. Ils m'ont chicotée avec une ceinture et un bâton puis ils m'ont virée de chez moi. Je n'avais nulle part où aller, j'étais dehors jusqu'à ce qu'une dame me remarque. J'étais assoiffée, elle m'a emmenée à l'hôpital,

où ils se sont occupés de moi, puis j'ai accouché. Au moment où mes parents m'ont virée, j'étais enceinte de 6 mois et demi. Depuis ce jour-là, je suis toujours en colère.

Oui, j'ai vécu dans un centre pour jeunes mamans.

Boubakar – À partir de ce moment-là, elle m'a fait de la peine.

Maitresse - (*face publique*) Aaah Boubakar, Boubakar. Au début il était très calme. Tout d'un coup, il a sombré dans la folie, j'ai pris rendez-vous avec ses parents. Sa mère m'a dit :

La mère – En ce moment, je sais qu'il regarde trop de séries télé violentes, il se prend pour un délinquant, pour le boss.

Maitresse - Il fait la racaille alors qu'il n'a même pas 10 ans. Ah Boubakar !

Boubakar - Madame Martine nous frappait aussi avec un bâton plus long que mon bâtiment !

Chorégraphie de combat/ en silence

J'aurais aimé péter un plomb contre la maîtresse, (*Tout le monde fait des mouvements différents en guise de pétage de plomb toujours en silence*) mais vu que la sorcière était notre maîtresse, j'hésitais... J'avais peur.

Quand elle m'a tapé avec son bâton sur la tête, (*mouvements des bras chorégraphiés*) je me suis dit : Elle n'est pas ma mère ni mon père. Mes parents m'ont jamais frappé devant des personnes inconnues et là, c'est ma maîtresse qui me frappe. En plus sur mes doigts, « l'endroit le plus sensible ».

Je sens la colère !

Moi, Boubakar, dès que je rentre, il faut que je raconte ça à mes parents, car sur 24 élèves, on est 3 à subir ça. Je trouve pas ça normal.

Scène 6

Louna - Moi mon père, il m'a toujours dit « C'est pas bien, la danse ». Moi je lui ai dit « Mais papa, j'aime bien la danse, j'aimerais évoluer » et mon père m'a dit « Oui mais tu sais, chez nous on ne peut pas faire de la danse ».

- Je lui ai demandé « Pourquoi pas essayer une année ? ». Il m'a dit « Une année alors, mais après quand tu grandiras, tu arrêteras ». Donc j'ai commencé une année et quand mon père a vu comment je dansais, il a aimé. Donc j'ai pu continuer pendant 4 ans.

Assa - Moi, quand j'étais petite, j'écrivais des chansons, puis mon père me disait : « N'écris pas de chansons, ça sert à rien. Chez moi on n'a pas le droit d'écrire des chansons. » Parce que mon grand-père apparemment avait dit « Il va maudire celui qui fait de la chanson chez moi ». Moi je me suis dit « Mais il est fou, moi je suis forte dans ça, j'aimerais bien faire des chansons. » Donc je l'ai fait en secret, personne ne le savait sauf mon pote Boubakar.

Moi aujourd'hui, ma mère elle sait que je fais de la musique et elle dit rien. Mon père il sait que je fais de la musique mais on en parle pas du tout.

Tout le monde : moi j'aime la danse, moi, j'aime la musique, j'aime le piano, j'aime l'espagnol, j'aime mes parents, j'aime la corde à sauter, j'aime l'espagnol, j'aime le théâtre, j'aime le chant, etc.

Cassandra - Bah pour moi la danse, c'est un relâchement.

Shaïnice – Pour moi aussi c'est un relâchement, la danse.

Cassandra - Parce que toute ma famille elle dansait. Après, un jour, ma mère elle m'a montré à la télé mon grand-père qui chantait et qui dansait. Elle m'a montré aussi sur You tube qu'il faisait des vidéos en Angola et au Congo. Moi ça m'a encore plus inspiré à continuer la danse. (Elles dansent !!!!! Musique Reis Fernando Look like you)

Sirine

Moi je suis une fille, j'aime le foot comme presque toutes les filles, mais, moi, je suis une passionnée. Le foot c'est pas que pour les garçons, j'ai pas raison ?! Mais, moi, en fait, je m'en fiche du regard des garçons, eux ils s'habillaient ensemble, normal et moi, pour me changer, j'allaient aux

toilettes qui se trouvaient tout au fond, et je me perdais parfois, en plus ces toilettes étaient tous petits et vous avez vu ma carrure, mais bon. Avant ils me regardaient de haut parce qu'ils étaient plus fort ! Mais maintenant la roue a tourné c'est moi qui est plus forte hahaha ... !

Je l'avoue, j'ai arrêté. Mais je joue quand même dehors.

Manelle : C'était mon histoire. Au fait, je m'appelle Manelle

Boubakar : Puis un jour j'ai dit à ma mère que Madame Martine me frappait ! Ma mère est venue la voir à l'école.

Scène 7 - La mère de Boubakar et la maîtresse dans une classe

Maitresse : Boubakar doit toujours éternuer fort, je ne sais pas pourquoi et cela dérange ses camarades qui travaillent en silence. Donc si je fais ça à Boubakar, si je suis dure avec lui, c'est pour une raison bien méritée. Mais il ne comprend toujours rien !

Danse de la mère qui frappe son fils. Aie aie de Boubakar.

Boubakar - Ma mère m'avait tapé pour rien juste parce que j'avais dit que la maîtresse m'avait tapé.

Elle m'avait tapé devant tous mes camardes ! Depuis ce jour, je suis devenu en colère.

Scène 8

Evans – (Mon père et ses nombreux voyages.)

Ça commence en Côte d'Ivoire, parce que c'est là où il est né.

Ensuite, il part en Amérique, parce qu'il pense que les States c'est magnifique, c'est le pays idéal. Il part là-bas, il trouve une femme là-bas, il crée une petite famille bourgeoise. Il a une maison, il a tout ce qu'il faut. Mais un jour, il s'aperçoit que sa femme vend du crack. Il baisse les bras, il décide de repartir en Côte d'Ivoire, puis il refait son Visa pour la France. Il connaissait déjà un peu ma mère quand il était en Côte d'Ivoire. Il vient en France, il vit chez son demi-frère à Trappes.

Ma mère. Sa grande sœur, elle a réussi à se marier avec un blanc qui était venu en Côte d'Ivoire. Elle s'est mariée en France et elle s'est installée là-bas. Puis elle a fait les démarches pour que ma mère vienne vivre en France. Ma mère est venue, elle a travaillé dans les vignes etc. Ensuite,

ma mère est partie à Bordeaux. Elle faisait quelques voyages à Paris pour venir voir mon père. Moi je suis née à Bordeaux. Ensuite, ma mère avait dépassé le délai de séjour donc elle a été recherchée. Elle est venue à Paris chez mon père pour faire les démarches et elle a eu ses papiers.

Là, c'est la vraie histoire avec mon père et moi. Après Trappes, mon père il est venu aux Épinettes à Evry, ensuite on est partis au Chantier du Coq. Aux Épinettes j'étais petit, je devais avoir 7 ans quand on est partis. Donc ensuite j'ai vécu au Chantier du Coq, c'est là où j'ai connu Boubakar, etc. On était à la même école, dans la même classe. C'est quand je suis rentré au collège qu'il y a eu un changement radical dans ma relation avec mon père. Mon père a commencé à être strict, je sais pas s'il était anxieux par rapport à une situation future ou si c'était en lien avec les péripéties de son travail, je sais pas... Il était bizarre, on aurait dit qu'il voulait absolument m'oppresser avec les livres et les devoirs. Il m'a toujours dit « Lis des livres Evans, instruis-toi Evans, reste à la maison Evans, travaille Evans. Ne te fais pas d'ami, ça ne sert à rien. ». Avant, quand ma mère a divorcé de mon père à cause de ça, je me disais que mon père était méchant. On me demandait « Comment tu vois ton père ? » et je répondais « Mon père ? Il est méchant. Il m'a opprimé, il m'a gardé dans cette chambre. » C'était le calvaire. Aujourd'hui, quand je vais chez lui, quand je vois cette chambre, je veux pas rentrer là-bas. Parce que j'y suis resté pendant des années et des années, je sortais pas dehors. Non, j'étudiais, j'étudiais, j'étudiais. Mais aujourd'hui, là, avec tout ce que j'ai dans la tête, toutes les connaissances etc., je me dis « Merci, c'est grâce à lui ! Merci papa ». Ma mère, elle a vu que j'étais pas très bien, qu'il y avait un changement. C'était pas une vie, donc elle a décidé de partir. Un jour, été 2012, elle nous a dit « Faites vos bagages, on ira chez une tante qui habite à Gentilly. Prenez toutes vos affaires ». Le soir on regardait le catch. Et là elle va avec mon père dans la cuisine, elle lui parle et là elle dit « On y va ». On prend nos affaires, on descend, on va dans le bâtiment juste en face. On rentre, elle a le badge, on trouve ça bizarre, on monte et on voit une nouvelle vie. Moi cette maison je l'ai vue comme une nouvelle vie. C'était la libération. J'ai donné les clés à mon père comme ça. Il m'en parle encore aujourd'hui.

Boubakar - Comme j'étais en colère, mon père est allé voir la maîtresse !

Scène 9 - *Le père et la maitresse.*

Maitresse : Bonjour monsieur, asseyez-vous.

Alors, ça va aller très vite car je vais vous dire seulement trois mots : Boubakar est têtù ! C'est un perturbateur.

Père – Ah bon ?

Maitresse – Ah, ça vous ne le saviez pas, ben moi si. Si vous ne faites pas quelque chose il sera viré ! Donc bonne journée et au revoir.

Père : Mais...

Maîtresse : Aller, sortez ! Ah, j'allais oublier : (*A Boubakar*) Boubakar va te faire taper par ton père et plus par moi, ça devient pénible. Je t'ai toujours dit que si tu faisais une bêtise, tu irais au coin et tu aurais une punition très forte. Tu le sais très bien.

Maitresse : (*Face publique*) Le rendez-vous est terminé. On est en classe et Boubakar perturbe encore mon cours. Je dis : « Boubakar, tais-toi ! ». Il me répond : « Vas-y toi même, laisse-moi parler, là ! » Depuis ce jour, je dois être stricte avec lui, je vais le punir très souvent.

- Boubakar, maintenant tu vas arrêter, j'en ai marre de cette situation, tu viens avec moi tout de suite. Tu es puni, je vais te pendre au porte-manteau.

Boubakar – J'y suis déjà Maitresse.

Scène 10

Fanny - Le vide, une sensation horrible, quand tu te retrouves seul, sans pilier.

Je m'en souviens comme si c'était hier, mon histoire commença en septembre, il devait être 20h30 et ma sœur entra dans ma chambre, elle devait me parler d'un truc important.

Sœur : - Ouais, faut que je te parle ... C'est important...

Moi : - Ouais dit ?

Sœur : - Ouais... Je vais partir... Mon copain a des problèmes avec des gars de sa cité, s'il reste il va avoir de sérieux problèmes...

Pour moi, c'est comme si elle m'abandonnait, qu'elle me laissait devant une jungle d'hypocrite.

Peut-être vous n'allez pas comprendre, mais ma sœur, pour moi, c'est comme ma mère, on a toujours été à deux, toujours ensemble, jamais séparée.

Le lendemain quand je me suis réveillée ... Pouf ! Plus personne, elle était partie, elle ne m'a même pas dit au revoir.

Ah je ne vous ai pas dit, mais mes parents n'étaient pas au courant, ma sœur leur a laissé une lettre, et c'est là qui l'ont su.

Et là les problèmes ont commencés.

Mes parents ont prévenu la police et leur a signifié la disparition de ma sœur.

Ma sœur m'a demandé de l'aider, de lui dire ce qui se passait à la maison, j'étais coincée entre mes parents, et ma sœur, impossible de choisir...

Vous auriez fait quoi à ma place ?

Mamoudou - J'suis de retour du bled après 5 ans passe chez Mamie près de Kayes à 600km de Bamako.

J'rentre du bled, à l'école on m'appelle bledar.

J'reprend ma 3ème au collège j'ai 16 ans demi, j'suis l'plus grand et l'plus costaud.

Mais mes camarades et moi même, on parle pas beaucoup. Eux ils parlent bizarrement des mots que j'n'ai jamais entendu ils parlent en (bail etc.)

Nawal – J'aimerais aborder un sujet surement futile mais qui me tient à cœur. Alors voilà, pour commencer l'année dernière en avril 2017, a eu lieu le mariage de mon cousin. Grâce aux fiançailles, j'ai eu l'occasion d'aller au Maroc, ce qui m'a énormément manqué. Ce qui me fait encore plus plaisir c'est de partager ces moments inoubliables aux côtés de ma famille, et ça c'est la meilleure des choses. Je suis très émue car nous nous sommes rendus dans la ville de mon grand-père paternel. Cette ville est très importante pour moi, il me manque beaucoup, je tenais énormément à lui. Je m'occupais souvent de lui. Voir sa maison, les environs, m'a touchée profondément. Je suis très heureuse de l'avoir connu, c'était un homme prêt à tout pour se battre dans la vie, il ne baissait jamais les bras, j'aime prendre exemple sur lui. Je me souviens du jour où il est sorti de l'hôpital,

nous l'avons fêté à la maison et nous avons passé une agréable soirée. Dans ses yeux je voyais le bonheur d'être auprès de nous, de pouvoir partager ces délicieux moments, de profiter sans se poser de questions, mais tout simplement nous regarder encore tous présents dans cette vie, qui retire l'âme des personnes qui nous sont chers, mais qu'on retrouvera dans ce deuxième monde rempli de bonheur et d'amour. Mais surtout, il laisse derrière lui un chemin exemplaire, avec ses derniers sourires, ses dernières joies, ses dernières peines et sa mémoire. Puis il y a eu son départ très douloureux, je m'en souviens comme si c'était hier. Il se vêtait de son gros manteau, se chaussa, prit sa canne, et j'ai eu un pressentiment, qui m'attristait, qui me donnait envie de le retenir, et de lui dire « NON grand-père PAS maintenant... » Je lui fit un câlin, mais cela ne me suffisait pas, alors j'en ai refais, deux trois....Et ce fût le dernier. Je le vis partir, au bout de mon couloir, le cœur serré, mais dans la vie quand une chose est destinée à une personne on ne peut malheureusement rien y faire. Alors voilà, je le laisse partir...

Scène 11 - *Face publique le Père seul.*

Le père : Je suis très en colère contre mon fils Boubakar. Je le punis, punis car il fait le rigolo devant tout monde et tout le monde rigole. Je lui dis : fais pas ça à l'école. Mais il continue quand même. Et là ça devient très compliqué. Je sais pas quoi faire.

Père - Allô ?

Maitresse - Allô.

Père - Oui, bonjour.

Maitresse - Bonjour Monsieur Camara, j'aimerais vous revoir.

Père - J'arrive.

Scène 12

Radia –

Je pratique l'équitation depuis mes trois ans, mais j'ai commencé les cours un peu plus tard et comme tout cavalier, je suis déjà tomber beaucoup de fois, seulement certaines chutes m'ont marqué plus que d'autres. Notamment celle que je vais vous raconter, à cette époque je n'habitais

pas sur Corbeil. Je faisais des cours de double-poneys, dans le cours on avait commencé par la détente de nos poneys comme d'habitude, le cours se passait bien. On a commencé la détente au galop et un ami m'a dépassé, mon poney a accéléré d'un coup et je suis tombée. Le choc a vraiment été violent. Je ne suis pas remontée du cours. La semaine d'après je n'ai pas voulu re-galoper, ni les mois d'après. J'ai finis par déménager et j'ai été obliger d'arrêter pendant deux ans, donc j'ai vraiment regretté mes choix. Heureusement aujourd'hui j'ai mon cours tous les samedis et j'ai recommencé à galoper, maintenant ma devise à cheval comme dans la vie c'est de ne pas abandonner. Ça peut paraître bête pour certains mais c'est vraiment ma passion !

Célia - C'était il y a sept ans, j'étais chez moi avec ma sœur, on se battait. C'était le soir, on était gardée par une baby-sitter car notre mère travaillait. Ma sœur avait une montre à son poignet, et on se battait tellement fort que je me suis pris sa montre dans les quatre dents du bas et d'un coup plus de dents !!! A ce moment-là, la baby-sitter était au toilette, elle m'a entendu crier car je pleurais parce que je saignais, et ma sœur elle, elle rigolait. Après une minute de réflexion je suis partie en courant dans la salle de bain. La baby-sitter m'a rejoint, elle était en panique. Après m'avoir rincé dix fois la bouche, j'ai enfin arrêté de saigner, puis ma mère est arrivée et là ma sœur a moins rigolé. En rentrant, ma mère ne comprenait pas ce qui c'était passé, et au moment où elle m'a vue, elle m'a demandé de lui raconter, ce que j'ai fais, bon elle ne comprenait pas tout ce que je lui disais car avec des dents en moins, c'est pas facile de parler. La baby-sitter est partie. Après tout ce temps mes dents ont fini par repousser.

Scène 13 – L'école.

Maitresse - Bonjour Monsieur ! Asseyez-vous.

Père - Merci.

Maitresse – Si je vous convoque aujourd'hui c'est pour vous parler de votre fils. - Alors votre fils... une vraie calamité ! Une honte ! Il fait honte à la classe.

Père - Qu'est-ce qu'il se passe ?

Maitresse - Il fait des bêtises.

Père - Mais quoi ? Un exemple ?

Maitresse - Votre fils est un perturbateur. Vous lisez pas son carnet ?

Père - Oui, mais il fait quoi ?

Maitresse - En plein cours, pendant que son camarade était au tableau, comme d'habitude sans autorisation, il s'est levé et a baissé le pantalon de son camarade. Il est têtu, il bouge tout le temps, il mange, il rigole... c'est une catastrophe. En sortie scolaire, c'est le seul à faire des bêtises. Je compte sur vous pour le remettre dans le droit chemin, je sais qu'il peut faire mieux, je le vois.

Père - Vous le voyez ?

Maitresse - Oui, alors faites quelque chose !

Père - Mais pourtant à la maison il n'est pas comme ça, c'est très bizarre car moi je ne le tape pas. Mais pourquoi ici il est très compliqué, je ne comprends pas. *(Le père sort une ceinture)*

Boubakar court.

Père - Eeh toi, reviens ici. Bon dieu, je vais le taper.

Maitresse - Non pas ici, c'est interdit par la loi Monsieur Camara!

Silence

Père - Je vais lui parler à la maison. *(Pensif)* Comment ça se fait, chez moi il fait ses devoirs à chaque fois et il me demande de l'aide.

Maitresse - Boubakar fait ses devoirs ? Je suis outrée parce qu'il ne les montre jamais. Donc c'est pour cela que pendant les contrôles il a des bonnes notes.

Père - Donc vous voulez dire que mon fils est un enfant bête.

Maitresse - Mais non pas du tout !

Père - Si vous l'insinuez !

Maitresse - Non, Monsieur Camara calmez-vous... regardez, vous me dites qu'il fait ses devoirs mais il ne me les montre jamais.

Père - Pourquoi ?

Maitresse - Je ne sais pas ! Et votre fils perturbe fortement la classe, il faut qu'il surveille son langage et il agit comme ça envers toute l'école !

Père - Mais ce n'est pas comme s'il avait dégradé, brûlé toute l'école !

Maitresse - Vous êtes inconscient monsieur je pense.

Père - Pourquoi ?

Maitresse - votre fils fait de graves bêtises.

Père - Mais dites-moi ses bêtises, je suis son père quand même.

Maitresse - Ce n'est pas à moi de vous dire cela, appelez-le et faites-le venir !

Père - D'accord, si vous persistez autant... Allo !

Boubakar - Oui papa

Père - viens à l'école vite.

Boubakar - Pourquoi, encore ! Là je joue au foot

Père - Viens vite

Boubakar - j'arrive, j'arrive.

Boubakar arrive à l'école en dansant musique Yann Tiersen 2m30

Père - Mon fils c'est quoi les bêtises que tu fais à l'école ?

Les bêtises de BRK

Boubakar - Pufff...

Jeter toutes les tables et les chaises par terre

Déchirer les manteaux les jeter en l'air.

Couper les cheveux de mes camarades

Casser les matériels scolaires

Toquer aux portes et s'enfuir

Déclencher l'alarme et s'enfuir

Tager sur les murs en écrivant : maitresse démission

Écrire sur les tables et par terre

Rigoler fort, mâcher mon chewing-gum fort.

Allumer le feu aux poubelles

J'ai pas envie de me, vous mentir mais juste envie de vous dire la vérité.

Les larmes coulent sur ma joue, c'est la tristesse qui m'a frappé.

Avec mes camarades, tous les jours on s'embiançait et on rigolait.

Mais comme par hasard (x2 repris par le groupe) Martine a tout gâché.

Dans la classe

Père - Je comprends mieux... oui je ne sais pas...hummm... peut-être qu'il se fait influencer par quelqu'un ?

Maitresse - Cela peut être vrai mais je ne vois pas qui...! Siiii...si... Jennifer, Aymeric, Sabah... il a toujours des copains autour de lui.

Père - Hummm je vois je vois. Il faut que je lui parle.

Maitresse - Oui parlez-lui.

Père - D'accord madame Martine. Bonne soirée

Maitresse - Bonne soirée monsieur Camara.

Scène 14

Iris - Ma mère elle a décidé d'aller au Portugal pour passer Noël et le nouvel an avec mon grand-père ! Mon grand-père il a 73 ans. J'étais un peu triste car je voulais inviter mes copines et passer Noël avec elles, mais bon je suis partie au Portugal. Ma mère est partie faire du shopping pour faire les cadeaux de Noël ! Et elle a acheté un cadeau à mon grand-père aussi. Et le soir de Noël en recevant le cadeau, mon grand-père a pleuré ! Il a pleuré de joie ! C'est difficile pour lui, car comme il vit au Portugal et nous en France, il voit jamais ses filles ! Oui, parce que ma mère elle a neuf sœurs et elle sont toutes en France, et lui il est tout seul car ma grand-mère est morte. On se voit jamais ! Moi ça faisait dix ans que j'avais pas vu mon grand-père alors que je n'ai que douze ans ! Et c'était la première fois que je voyais mon grand-père pleurer.

Toutes ses filles, les neuf, se sont réunies autour de lui pour le consoler et puis les dix-huit petits enfants aussi ! Et moi aussi je suis allée le consoler car je l'aime bien mon grand père, il me fait rigoler en faisant le Père Noël. Oui il me fait rire quand il fait « ho hu ho c'est le Père Noël ».

Mais après on est sortis dehors avec les amis, les gens de là-bas, les voisins et on a fait la fête, on s'est bien amusés. Et à la fin je me suis dit que je ne regrettais pas de ne pas être restée en France.

Radia - La Solidarité Je voudrais vous parler d'une histoire qui m'a énormément marquée. J'étais en Algérie cet été, d'ailleurs c'était vraiment un été qui restera gravé dans ma mémoire, on est parti plusieurs fois à la plage, dans des restaurants, chez ma famille etc. Enfin bref, ce n'est pas le sujet. Ce que je veux vous raconter à tout prix c'était une nuit, une nuit où j'ai vu ma vie défilée. Ma cousine m'a raconté quand elle était plus petite avec

mon cousin, quand ils allaient chez ma grand-mère pendant les vacances ou pendant les week-ends, ils voyaient une dame, une dame habillée tout en blanc, un blanc très pur. Ils avaient très peur de voir ça régulièrement. Comme ils n'avaient qu'environ 10 ans, ils pensaient que ce n'était que le fruit de leur imagination ! Mais c'était bien réel... Ils prirent donc la décision d'aller tout dire à ma grand-mère. Mais malheureusement elle répondit que ce n'était que leur imagination. Les jours, les semaines, s'enchaînent, et ma cousine et mon cousin commençaient limite à s'y habituer. Puis un mois plus tard elle n'est plus réapparue. Les années ont passés, et mon cousin et ma cousine ont grandi, ils ont maintenant 17 ans (chacun). Puis un jour, ma grand-mère leur avoue quelque chose. Cette dame habillée en blanc pur est une dame, qui à l'ancienne s'est suicidée dans la maison de ma grand mère. C'est un fantôme ! Puis là, ils se sont rendu compte que ce qu'ils avaient vécu c'était vraiment quelque chose ! Enfin, je pense que vous savez qu'en Algérie il fait très chaud ! Et au moment où ma cousine me racontait son histoire, tout d'un coup nous avons senti un moment de fraîcheur intense. Quelques heures plus tard, nous décidons d'aller dormir, mais impossible. Nous entendions des sortes de chuchotements, des bruits de pas etc. Et là c'est la panique totale ! Plus de lumière, la lumière s'est éteinte toute seule ! Moi je me suis cachée sous mon drap, mais ma cousine, elle, est très courageuse. Elle a commencé à se lever, et à allumer la lumière, mais ça ne marchait pas. Et là, tout à coup une ombre nous fixa ! Et c'était une ombre blanche... La panique se ressentit dans nos regards. Puis soudainement la lumière s'est rallumée et l'ombre est partie. J'ai pu dormir. Un moment, je sentais un regard posé sur moi mais je n'arrivais pas à ouvrir les yeux... Là je me suis dit que l'ombre était partie mais elle est revenue quand j'ai ouvert les yeux ! J'ai eu tellement peur que j'ai crié et je lui ai lancé mon oreiller à la figure ! Mais elle ne bougea pas. Mon cousin et ma cousine enchaînaient les coups d'oreiller mais en vain, et là, nous nous sommes regardés et on s'est dit qu'il fallait qu'on lui lance les oreillers en même temps. Nous avons abattu l'ombre avec des coups tellement puissants qu'elle est repartie. Mon cousin, ma cousine et moi, nous nous sommes regardés et là on a vu qu'être ensemble, être solidaire, c'est mieux que d'être seul. Voilà mon histoire sur la solidarité.

Soraya et Stella - En fait nous deux on se connaît depuis plusieurs années, et on est dans la même classe depuis deux ans. Depuis on a fait de nombreuses choses ensemble, des sorties, des bêtises... Mais aujourd'hui, on veut vous raconter une histoire qui nous a marqué et qui a fait que l'on est si proche toutes les deux. C'était il y a un an, le jeudi 22 septembre, on était avec notre classe, il ne faisait pas très beau, et on est parti dans la forêt de Fontainebleau donc autant vous dire qu'avec la boue, la pluie... Le début de la journée n'était vraiment pas très joyeux, même si dans le bus il y avait une bonne ambiance. On a traversé la forêt, tout en faisant une course d'orientation, on a grimpé des collines, escaladé des rochers, arrivé en hauteur on avait une vue splendide et c'est à ce moment-là que la journée a vraiment commencé. Le soleil est arrivé, on a commencé à faire des snaps en hauteur, on faisait des batailles de pommes de pins, on se cachait derrière les arbres ou les rochers, on courait partout, on criait, c'était vraiment dans la joie et la bonne humeur. On s'est beaucoup attaché à cette classe, mais bon ... Dès le départ on avait des aprioris sur quelques personnes, des personnes inexistantes pour nous... Surtout Sabah, elle voulait se battre avec un garçon, mais grâce à cette sortie, elle a appris à le connaître et c'était plus pareil, pour Stella, ces personnes étaient timides, et faisaient des groupes par rapport aux différents collèges, et ne se mélangeaient pas pour s'ambiancer avec nous.

Grâce à cette sortie, cette classe est devenue très soudée notamment grâce à notre option chant, qui nous a permis de faire de nombreuses sorties et concerts avec plus de fou rire.

Chant de Stella

Scène 15

Boubakar le Grand – *Le départ au Mali.*

Je suis Boubakar, le vrai Boubakar celui qui a vécu cette histoire. Je voudrais vous raconter la suite...

Mon départ au Mali.

Moi et mon père on est parti en voiture ! On est passé par Bordeaux

On est arrivé en Espagne puis à Madrid. On a pris le bateau, on a traversé la mer. On est arrivé à Rabah. Après on a vu la population maghrébine ! Je suis allé sur internet tout était en Arabe je ne savais pas quoi taper ! Après on est parti dans le désert. C'était cool, c'était bien ! Mon père était cool... en fait

Ce voyage là, ça nous a soudé !

Après on est arrivé en Moritanie... je ne sais pas où j'étais... ça m'intéressait même pas de savoir ! Après il y avait un accident

On est tombé en panne ! On était dans la galère parce que on était dans le désert je sais pas où... heureusement à côté il y avait un village ! Et les enfants sont venues !

il y avait des enfants pieds nus et tout ça...

Mon père me dit tu vois ça ? Ils ont pas de chaussures ! Dans ma tête je me suis dit : ah ouais c'est chaud ! Sans chaussures et toi t'as de la chance tu as des chaussures

Moi à l'époque j'avais des NIKE air noir et bleu ! Je regardais mes chaussures je les regardais eux. Ils nous ont aidé !

Il y avait du Coca-Cola c'était chaud je n'en voulais pas, c'était dégeulasse, je ne pouvais pas boire et eux, ils buvaient.

Ils ont réparé la voiture et puis on est parti.

Après on arrivé au Mali

On est arrivé chez ma tante

C'était les vacances c'était bien et tout !

Après mon père m'a laissé chez une autre tante !

Chez la sœur de ma mère, là aussi c'était bien.

La souffrance qui a vraiment commencé

C'était au Mali

C'était en octobre

Je suis parti au village avec mon oncle

Je fais ma sixième là-bas

Et là c'était vraiment dur !

Franchement c'était dur.

La solitude

Ouais la solitude, il y avait plusieurs langues, moi je ne comprenait rien ! ca

veut dire il m'insultait et moi je rigolait comme un gogol !
Le bambara je comprenait mais pas les autres !
La nourriture ! je mangeais mal. Je mangeais à ma faim
Je me faisais frapper par les profs !
J'ai fait deux ans là-bas
Mon comportement n'avait pas vraiment changé
J'étais encore chaud !
Maintenant je suis ici
Cette année
Je passe mon bac

Scène 16

Vidéo d'une des mamans courageuses : il faut vivre avec son temps

Moi, personnellement, je dirais toujours: « Il faut vivre avec son temps ».
Je pense que la jeunesse, ils ont tout l'avenir devant eux. Et qui s'ouvre.

On ne refait pas le monde, ils sont d'une culture différente, c'est normal parce que les parents viennent d'un autre continent, et ils sont un peu partagés entre plusieurs cultures. Mais la France est leur pays. Le pays d'accueil des parents. Mais eux, ils sont chez eux, ils sont nés ici. Nous qui sommes nés ailleurs, on a une autre culture et des traditions à leurs faire connaître et ils sont un peu partagés entre les deux cultures: celle de chez nous et la culture d'ici, mais n'empêche que ces jeunes doivent s'ouvrir au monde actuel.

On ne peut pas vivre en marge de la société, on est obligé de faire avec son temps, mais sans oublier ses racines, sans oublier sa culture. On peut essayer de mélanger les deux, mais, comme on le dit si bien : « Le bout de bois, quelque soit le temps passé dans le fleuve, ne deviendra jamais caïman. »

On ne leur demande pas de tout changer, mais de vivre avec son temps. Ils ont tout un potentiel devant eux! La culture aussi est une richesse qui peut aider ces jeunes à avancer. Quand on essaie de mélanger les deux, ça peut les aider à avancer.

Donc moi je pense qu'ils doivent s'ouvrir, à leur tour. Nous on ne peut pas leur imposer tout ce que nous, on a eu dans notre enfance, parce que ça serait les priver de quelque chose. On ne peut pas vivre ici comme on vit exactement en Afrique. Ce n'est pas possible. Donc, il faut qu'ils vivent avec leur temps, mais sans oublier soi-même.

Scène 17

Musique. Danse du groupe.

Noir.



Compagnie Liria

Simon Pitaqaj crée la Compagnie Liria en 2008. Metteur en scène, comédien, dramaturge et conteur, il travaille avec une équipe artistique et technique (danseurs et chorégraphes, vidéastes, concepteurs lumières, musiciens, écrivains).

La compagnie Liria axe son travail autour d'un théâtre qui questionne le passé pour mettre en lumière le présent. Elle crée des liens entre tradition et modernité, s'attache à la mémoire, puise dans les légendes balkaniques pour questionner les enjeux de notre identité et apprendre à s'en libérer. Elle s'intéresse également aux textes dits « classiques » tels que ceux de Dostoïevski, Gogol, Daudet, en adapte certains et en réécrit d'autres dans le but de créer de nouveaux dialogues dramaturgiques. Elle travaille aussi avec des auteurs et romanciers vivants tels que Kadaré et Neziraj (jeune auteur kosovar brillant).

Depuis sa création, la compagnie est en résidence à la Villa Mais D'Ici, friche culturelle de proximité à Aubervilliers. Elle y réalise ses créations, anime des ateliers, participe à des manifestations et à la vie du collectif. Depuis 2009, elle est en résidence à la Maison Daudet à Draveil (où elle crée de nombreux spectacles autour du conte et anime aussi des ateliers). Résidence 2016, Liria est accueillie pendant un an au Théâtre de Corbeil-Essonnes.

Le Théâtre du Colombier (Bagnolet), accompagne les créations de S.Pitaqaj dont « Nous, les petits enfants de Tito » et accueillera, en 2018, sa nouvelle création « Le Pont » de Kadaré. Le Théâtre de la Reine Blanche programmera « Nous les Petits enfants de Tito » de S.Pitaqaj en 2018.

Dirigé par : Simon Pitaqaj
Assisté et transcrit par : Santana Susnja
Corrections : Marion Guilloux
Relecture : Zoé Lhoste
Médiation : Stéphane Bapou
Photographe : Diambi Makabi

Remerciements : La préfecture de l'Essonne, toutes l'équipe du Théâtre de Corbeil-Essonne, Mafoud Sadi, Katia Haslynder, la Maison des associations Arnold et Kevin, Bertrand Paquez, Diambi Makabi

Compagnie Liria
Tél : 06 63 94 93 65
www.compagnieliria.com
liriateater@gmail.com

La Compagnie Liria est en résidence au Théâtre de Corbeil-Essonne.

Soutenue par le Conseil départemental de l'Essonne et le Conseil Régional Île-de-France (compagnie en résidence).

Avec le soutien de la maison d'association de Corbeil.

